

# LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

## SOMMAIRE :

	PAGE
BERNARD GUYON .....	Un grand amour détruit : Adèle et Victor Hugo 198
AHMED RASSEM .....	Le pêcheur de Perles ( <i>poèmes</i> ) ..... 226
SADEGH HEDAYAT .....	La Chouette Aveugle..... 234

## LA VIE LITTÉRAIRE

FRANCIS DE MIOMANDRE...	Les Vraies Sources de l'Œuvre d'Art..... 263
JEAN GUÉRITTE .....	La Fin des Temps Modernes..... 266
JEAN-BERTRAND BARRÈRE...	Condensés d'Histoire Littéraire..... 269
JEAN-LOUIS BRUCH .....	Essais et Nouveaux Essais Critiques..... 271
ROBERT ARON.....	Le Journal de Romain Rolland..... 273

rdc

**FAUT IL EMPLOYER  
SHELL X-100 MOTOR OIL  
DANS UNE VOITURE  
NOUVELLE  
OU ANCIENNE ?**



**ELLE EST IDEALE POUR  
TOUTES LES VOITURES**

- Elle est idéale pour les moteurs neufs, son onctuosité et sa ténacité assurant un rodage parfait.
- Dans un moteur ancien, son action en permet le nettoyage progressif et empêche la formation de nouveaux dépôts d'impuretés.

**DANS LES DEUX CAS, C'EST UNE  
ASSURANCE D'UN FONCTION-  
NEMENT PARFAIT.**

**SHELL  
X-100  
MOTOR OIL**

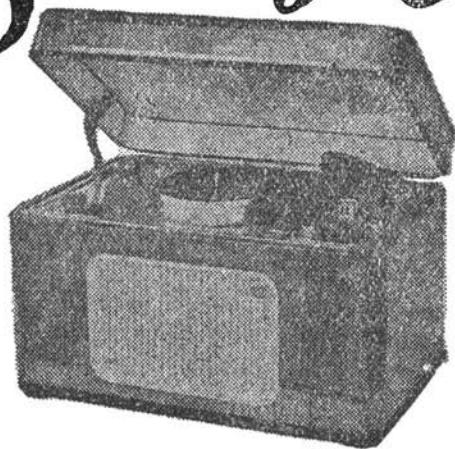
**DÉTERGENCE**

**STABILITÉ**

**PROTECTION**

**ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL**  
**JOINT L'UTILE A L'AGREABLE**  
**APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER**  
**ET POUR VOS SOIREES DANSANTES**

LE *Sonofil*



R.C. 3518

*Une fabrication*  
*de la* DIVISION "ELECTRONIQUE"

*des* ATELIERS DE CONSTRUCTIONS  
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIÉTÉ ANONYME



TEL. 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

# MISSION LAIQUE FRANÇAISE



## LYCÉE FRANCO-EGYPTIEN

Avenue Fouad Ier - HELIOPOLIS

### LYCÉE DE GARÇONS.

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, Arabe, et Anglais obligatoires.

### LYCÉE DE JEUNES FILLES.

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

### JARDIN D'ENFANTS.

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Egypte. — Autobus.

---

---

## COLLEGE FRANÇAIS DE GARÇONS

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Etudes primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

---

---

## COLLEGE FRANÇAIS DE JEUNES FILLES

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Etudes primaires et aux Brevets. Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Etudes Commerciales.

**La rentrée est fixée, dans tous les  
Etablissements de la Mission Laïque Française  
au Lundi 6 Octobre 1952**



# MISSION LAIQUE FRANÇAISE



## LYCÉE FRANÇAIS DU CAIRE

2, Rue Youssef El Guindi

### JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE.

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants et anglais à partir de la Huitième.

### LYCÉE DE FILLES.

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

### LYCÉE DE GARÇONS.

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale. Éducation physique et sports, Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

---

## LYCÉE FRANÇAIS D'ALEXANDRIE

CHATBY

### JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES.

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

### LYCÉE DE GARÇONS.

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes. Education physique et Sports.

### ÉCOLE D'AGRICULTURE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexé agricole de Ras el-Soda.

La rentrée est fixée, dans tous les  
Etablissements de la Mission Laïque Française,  
au Lundi 6 Octobre 1952.

◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆

◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆

◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆ OROSDI-BACK ◆

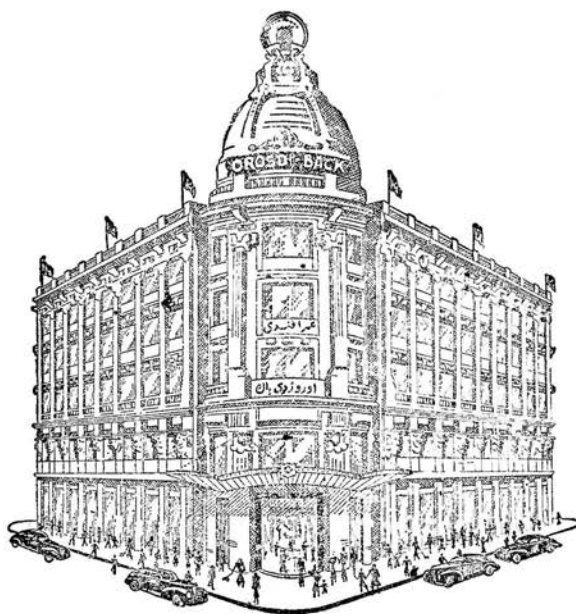
# Nouveautés

---

## d'Automne

---

AUX ETABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

---

# BANQUE MISR

S. A. E.

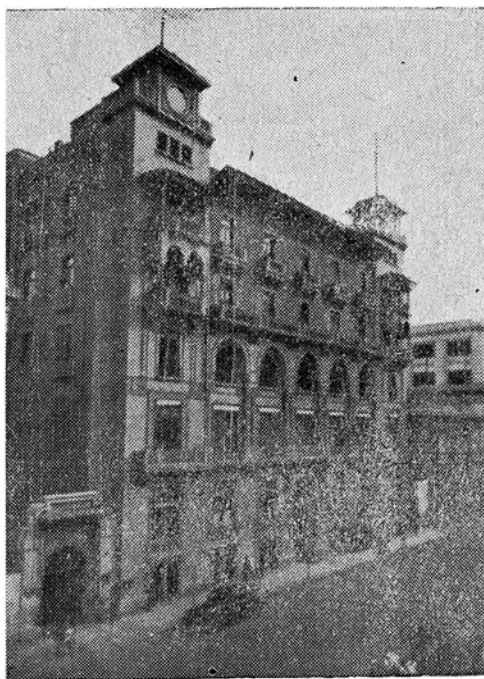
Fondée en 1920

R. C. Caire N° 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex-Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



**LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX  
TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES  
DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE  
VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA  
SUCCURSALE D'ALEXANDRIE.**

# “AL-CHARK”

**Société Anonyme Egyptienne d'Assurances**

---

**ASSURANCES-VIE**

en cours au 31 Décembre 1948

L.E. 6.200.000

---

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

---

**TOUTES ASSURANCES**

**VIE - ACCIDENTS - INCENDIE**

**AUTOS - PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

---

**Quiétude et Sécurité par les Polices**

**“AL-CHARK”**

# CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

13, Rue Kasr El Nil, LE CAIRE

Téléph. : 59361 - 45429

R.C.C. 3827

**AFFILIE AU GROUPE**

**de la**

**BANQUE NATIONALE  
POUR LE  
COMMERCE et L'INDUSTRIE  
16 Boulevard des Italiens - Paris**

---

**assure la liaison de l'économie égyptienne  
avec un ensemble de réseaux comprenant**

**- 915 Agences en France**

**- 130 Agences à l'Étranger**

---

**TOUTES OPERATIONS DE BANQUE  
ET DE BOURSE - LETTRES DE CREDIT**





**"Je vous cite un fait précis!  
800.000 passagers ont utilisé  
AIR FRANCE**

C'est la meilleure preuve qu'Air France réserve à ses passagers des conditions de voyage qui sont appréciées dans le monde entier. L'accueil, le confort et le service Air France sont d'une perfection devenue légendaire. Aussi bien pour vos affaires que pour vos déplacements privés, Air France vous offre des possibilités immenses en vous conduisant en quelques heures dans 155 centres répartis dans 70 pays du monde. Profitez de ces facilités. Vous y trouverez aussi votre intérêt.

*AIR FRANCE ABOLIT LES SERVITUDES  
DU TEMPS ET DE L'ESPACE.*



# AIR FRANCE

Le Caire . Midan Soliman Pacha — Tél 79915 Agence Shepheard's — Tél. 45670  
Alexandrie : 3 Rue Fouad — Tél. 23929 ..

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGE RECONNUE



# LA REVUE DU CAIRE

---

FONDÉE EN 1938  
Vol. XXIX No. 152

SEPTEMBRE  
1952

DIRECTEUR :  
*Alexandre Papadopoulos*

---

## UN GRAND AMOUR DÉTRUIT : ADÈLE ET VICTOR HUGO

Je me suis proposé, dans les pages qui suivent, d'analyser la crise intérieure à l'issue de laquelle Victor Hugo, jusque-là fidèle et amoureux époux d'Adèle Foucher est devenu l'amant de Juliette Drouet. Cette crise ne me paraît avoir été ni complètement élucidée, ni même clairement aperçue par les biographes et les critiques, pourtant nombreux, du poète des *Feuilles d'Automne*. Émerveillés par l'éblouissante apparition de Juliette dans sa vie, conscients de tous les enrichissements que cette passion apportait à son œuvre ils semblent, d'un commun accord avoir fermé les yeux sur la gravité spirituelle de la décision prise par Hugo le 17 février 1833, lorsqu'il s'abandonna aux bras amoureux de la brillante actrice de la Porte Saint-Martin. L'évènement leur paraît non seulement admirable, mais tout simple, tout naturel, comme s'il allait de soi qu'un homme fidèle depuis vingt ans à son amour, fidèle depuis dix ans à la foi conjugale, pût, en un instant, trahir tout son passé, sans aucune difficulté intérieure ! En vérité, je suis intimement persuadé du contraire. Je pense que la nuit du 17 février n'a pu se produire qu'après une longue période d'inquiétude spirituelle, d'angoisse du cœur, de résistance

à la tentation. La crise intime dont elle fut l'aboutissement peut-elle être entièrement éclairée ? Dans l'état actuel de notre documentation, je ne le pense pas. Mais une analyse patiente des documents que nous possédons peut nous permettre d'en décrire avec assez d'exactitude les principales étapes. Si, comme je l'espère, cette analyse est exacte, elle doit nous apporter des perspectives nouvelles sur la vie intérieure du poète à cette époque — que je considère, contrairement à une opinion assez généralement répandue, comme particulièrement importante — ; elle doit aussi nous aider à éclairer par l'intérieur certains poèmes des premiers recueils lyriques où fulgurent quelques vers mystérieusement douloureux et confidentiels.

\*  
\*\*

Le ménage de Victor et d'Adèle Hugo offre, dans notre histoire littéraire, un exemple rare, peut-être unique. Ces deux jeunes époux se sont engagés dans la voie royale de l'amour conjugal ayant au cœur l'amour le plus fervent, et dans l'âme le plus noble idéal. La cérémonie officielle dans laquelle ils se jurèrent mutuellement une fidélité éternelle en l'église de Saint-Sulpice le 12 octobre 1822, ne faisait que sanctionner officiellement un amour déjà très ancien. Il plongeait, en effet, ses racines jusque dans ces mystérieuses années de l'enfance où, dans le vieux jardin touffu des Feuillantines, Victor et Adèle, en 1809, jouaient ensemble à l'escarpolette. Les années avaient passé, l'amour n'avait fait que croître. Et, un beau jour de 1819, les deux enfants devenus des adolescents se jurèrent solennellement de devenir époux. Cependant comme leur âge ne leur permettait pas de songer tout de suite au mariage, ils décidèrent de garder le silence. Mais rien n'échappe à l'œil d'une

mère. Madame Foucher surprit le secret de sa fille, Victor lui plaisait, sa famille était amie ; elle décida donc d'aller avec son époux s'entretenir avec Madame Hugo (le général, séparé de sa femme, n'avait alors guère voix au chapitre) des projets de leurs enfants. O surprise ! Ce fut un refus poli, aimable, mais formel et sans appel. Dignement les Foucher se retirèrent sous leur tente et obligèrent leur fille à rompre toute relation avec Hugo.

La séparation avait duré dix-huit mois. Dix-huit mois de souffrances ; dix-huit mois de tentations. Dix-huit mois de fidélité. On imagine sans peine ce que fut cette épreuve pour un jeune homme de dix-huit ans, et d'un tempérament aussi ardent que Victor Hugo, pour un parisien assailli par les mille excitations de la capitale ; pour cet « enfant sublime » dont le génie, et la beauté devaient faire chavirer bien des cœurs. Victor avait résisté. Il n'était pas seulement resté fidèle ; il était resté pur. « Il y a douze ans, écrivait-il à Sainte-Beuve en août 1833, dix-huit mois de séparation n'avaient rendu chez moi l'amour que plus religieux et plus profond ». Et, en février 1821, dans un des tout premiers poèmes adressés à Adèle, pleurant sur le bonheur qu'il croyait perdu, il proclamait glorieusement son refus des consolations du plaisir :

*« Moi, si l'impur plaisir m'offre sa vaine flamme,  
Je lui dirai : « Va, fuis et respecte mon sort ;  
Le bonheur a laissé le regret dans mon âme  
Mais toi tu laisses le remords. » (Odes... Regrets)*

Cependant Madame Victor Hugo était morte en Juin 1821. Victor éprouva en face de cet événement un très profond chagrin. Il rendait pourtant la liberté à son amour. Il ne tarda pas à en profiter et, dans

des circonstances d'un romanesque charmant au cours d'un voyage à Dreux où les Foucher passaient leurs vacances, il reprit contact avec eux et obtint l'autorisation de devenir le soupirant officieux de leur fille. Officieux seulement ; car de sérieux obstacles restaient à vaincre. Ce jeune homme de dix-neuf ans devait obtenir l'autorisation de son père et surtout apporter à ses beaux parents la preuve que, par son activité littéraire, il était capable de faire vivre son foyer. Tout cela exigea encore de longs mois d'attente. De juillet 1821 à Octobre 1822 les deux fiancés connurent bien des incertitudes, des angoisses et naturellement des difficultés intérieures. Un long dialogue épistolaire clandestin s'instaura alors dont la partie la plus précieuse nous a été conservée dans le très beau recueil des *Lettres à la Fiancée*. Sans jamais se lasser, dans des pages où se mêlent l'ingénuité de la jeunesse et l'autorité du génie, Victor exprime son amour sous toutes les formes et dans tous les tons. Je me contenterai d'en citer un fragment particulièrement important où dans un style un peu dogmatique, un peu haut en cravate, mais très révélateur de cette qualité essentielle de Hugo : le sérieux, le jeune fiancé expose à celle qui va devenir sa femme son haut idéal d'amour chrétien :

« Cette nuit [20 octobre 1821].

« Ecoute. — Il y a au dedans de nous un être immatériel, qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être d'une essence plus pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le Ciel. Je prends les choses de haut ; mais il le faut pour être parfaitement compris. Que ce style ne te paraisse pas singulier ; nous parlons de choses qui exigent un langage simple, mais élevé. Je poursuis. L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable s'il ne



lui était permis de choisir en quelque sorte parmi les âmes des autres hommes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité. Lorsque deux âmes qui se sont ainsi cherchées plus ou moins longtemps dans la foule, se sont enfin trouvées, lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles se comprenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors il s'établit entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour*, l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme et pour qui les plus grands sacrifices sont les plus doux plaisirs. C'est l'amour tel que tu me l'inspires [...]

Le monde, Adèle, ne comprend pas ces sortes d'affections qui ne sont l'apanage que de quelques êtres privilégiés, de bonheur comme toi, ou de malheur comme moi. L'amour pour le monde n'est qu'un appétit charnel ou un penchant vague que la jouissance éteint et que l'absence détruit. Voilà pourquoi tu as entendu dire par un étrange abus de mots, que les *passions* ne dureraient pas. Hélas, Adèle, sais-tu que *passion* veut dire *souffrance* ? Et crois-tu, de bonne foi, qu'il y ait quelque *souffrance* dans ces amours du commun des hommes, si violents en apparence, si faibles en réalité ? Non ! l'amour immatériel est éternel, parce que l'être qui l'éprouve ne peut mourir. Ce sont nos âmes qui s'aiment et non nos corps. »

Ici, notre jeune philosophe, emporté par sa belle ardeur idéaliste sent bien qu'il est allé un peu trop loin ! La sagesse, l'orthodoxie et aussi, j'imagine, le souci de l'authenticité, lui imposent de nuancer cette formule excessive :

« Ici pourtant, ajoute-t-il, remarque qu'il ne faut rien pousser à l'extrême. Je ne prétends pas dire que les corps ne sont pour rien dans la première des affections, car, à quoi servirait alors la différence des sexes et qui empêcherait que deux hommes pussent s'aimer d'amour ? Le bon Dieu a senti que, sans l'union intime des corps, l'union des âmes ne pourrait jamais être intime, parce que deux êtres qui s'aiment doivent vivre en quelque

sorte en commun de pensées et d'actions. C'est là un des motifs pour lesquels il a établi cet attrait d'un sexe vers l'autre qui montre seul que le mariage est divin. Ainsi, dans la jeunesse, l'union des corps concourt à resserrer celle des âmes, qui, toujours jeune et indissoluble, raffermi à son tour, dans la vieillesse, l'union des corps, et se perpétue après la mort.

Ne t'alarme donc plus, Adèle, sur la durée d'une passion qu'il n'est plus au pouvoir de Dieu même d'éteindre... »

Peut-être devant une telle page, un théologien pointilleux devrait-il relever quelques expressions d'une orthodoxie incertaine, peut-être un directeur de conscience exigeant devrait-il mettre en garde ce jeune homme contre la tentation de l'orgueil ? Peut-être surtout un psychologue avisé décèlerait-il, dans la nécessité où est Victor d'expliquer longuement à Adèle sa conception de l'amour, l'indice, chez celle-ci, d'un sentiment singulièrement plus faible et trouverait-il, dans ce déséquilibre initial entre les deux fiancés, la cause lointaine de la rupture des époux. Pour ma part, j'y vois surtout s'affirmer un sentiment non seulement sincère, violent et profond, mais aussi raisonnable, solidement fondé sur un noble idéal religieux et que Hugo pouvait, à juste titre, croire immortel.

Aux années d'épreuve, succédèrent de longues années de merveilleux bonheur... Ce bonheur, le poète des *Odes et Ballades* l'a chanté dans une série de poèmes discrètement confidentiels qui, par leur frémissement intérieur, par leur ferveur mystique, donnent à son premier recueil lyrique une couleur unique dans toute sa production poétique.

*A Toi ! Toujours à toi ! Que chanterait ma lyre ?  
A toi l'hymne d'amour. A toi l'hymne d'hymen[...]*

*C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre,  
Toi dont l'image luit sur mon sommeil joyeux ;  
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre  
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux[...]*

*Je t'aime comme un être au dessus de ma vie,  
Comme une antique aieule aux prévoyants discours,  
Comme une sœur craintive à mes maux asservie,  
Comme un dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours !*

(Odes... *Encore à toi !*)

Ainsi s'exprimait-il un an après son mariage dans la pièce intitulée *Encore à toi*, en tête de laquelle il plaçait en épigraphe ces paroles empruntées au latin mystique : « Et nunc et semper ».

La même année (août 1823) sa poésie amoureuse se transformant spontanément en prière, il écrivait son admirable chant d'*Actions de grâces* :

*« Vous avez dans le port poussé ma voile errante ;  
Ma tige a fleuri de sève et de verdure ;  
Seigneur je vous bénis [...]*

*J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.*

*Il m'a dit : — Va, mon fils, ma loi n'est pas pesante.  
Toi qui, dans la nuit même, a suivi mes chemins,  
Tu ceindras des heureux la robe éblouissante ;  
Parmi les innocents tu laveras tes mains [...]*

*Un ange sur mon cœur ploie aujourd'hui ses ailes.  
Pour elle un orphelin n'est pas un étranger ;  
Les heures de mes jours à ses côtés sont belles ;  
Car son joug est aimable et son fardeau léger.*

(Odes... *Actions de grâces*)

Or, cette belle ferveur mystique n'avait pas été la flambée rapide d'une passion éphémère. Au printemps de 1825, l'exaltation amoureuse des deux époux était aussi forte qu'au premier jour. Cette année-là, au mois de mai, ils durent pour la première fois se séparer. Victor allait en mission officielle au sacre de Charles X à Reims. Adèle restait à Blois auprès du général Hugo. Ce que fut pour les jeunes époux cette séparation, nous le savons par le poème intitulé *Le Voyage* que Hugo écrivit quelques mois plus tard (5-9 octobre 1825) :

« L'absence a sur mon âme étendu sa nuit sombre  
 C'en est fait ; chaque pas me porte plus avant ,  
 Et dans cet autre enfer plein de douleurs amères,  
 De tourments insensés, d'angoisses, de chimères,  
 Me voilà descendu vivant[...]

« Qu'important les bois verts, la moisson, la colline,  
 Et l'astre qui se lève et l'astre qui décline,  
 Et la plaine et les monts, si tu ne les vois pas[...]

« Ainsi donc aujourd'hui, demain, après encore,  
 Il faudra voir sans toi naître et mourir l'aurore  
 Sans toi, sans ton sourire et ton regard joyeux[...]

(Odes... *Le Voyage*)

Surtout — malgré les évidentes réminiscences de Racine et de Lamartine qui apparaissent dans ce poème — n'allons pas croire que nous avons affaire à de la « littérature » ! La *Correspondance* nous permet de contrôler l'authenticité des sentiments du poète. Les lettres qu'il a écrites à Adèle aux différentes étapes de son voyage sont même tellement exaltées qu'elles nous font un peu sourire. Je citerai seulement quelques lignes de la première :

« Je ne pense qu'avec un grand abattement aux quatorze lieues qui me séparent déjà de toi, aux huit heures que je viens de passer sans te voir ! Que sera-ce demain ? Que sera-ce après demain ? et après ? et après ? Vraiment, mon Adèle, prie Dieu qu'il me donne du courage, j'en ai besoin; et ces quinze jours me font l'effet de l'éternité...! »

Dieu avait béni cet amour. Il s'épanouissait dans le bonheur le plus parfait. Déjà les difficultés d'argent étaient vaincues. Le succès du jeune écrivain lui permettait de vendre chèrement ses œuvres aux éditeurs. D'ailleurs plusieurs pensions officielles importantes lui apportaient une aide substantielle. Quelques semaines avant le sacre, il avait reçu, à vingt-trois ans, la Légion d'honneur. Déjà les rayons de la gloire se posaient sur lui et son foyer était le centre d'un

groupe de poètes qui l'entouraient de la plus chaude amitié. Sans doute, les deux époux avaient-ils connu, dès la première année, une dure épreuve par la mort de leur premier enfant. Mais la souffrance partagée avait tissé entre eux des liens plus intimes encore. Et puis, très vite, ils avaient éprouvé à nouveau les glorieuses joies de la paternité. Moins d'un an après la mort du petit Léopold, Léopoldine était née, leur apportant la consolation et la joie.

D'autres naissances allaient suivre à un rythme régulier et rapide :

Charles, 2 juin 1826 ; François-Victor, 21 octobre 1828 ; Adèle, 28 juillet 1830. Et c'est en mai 1830 que le poète composa la pièce des *Feuilles d'automne* qui chante dans toutes nos mémoires : *Lorsque l'enfant paraît...*

\*  
\*\*

On voit maintenant clairement comment se pose le problème que nous avons à résoudre. Comment cet homme qui avait eu pour sa femme un amour si profond, si exalté — et si durable ; un amour qui avait victorieusement surmonté tant d'épreuves et de tentations ; un amour couronné de tant de bonheurs ; un amour enfin fondé sur la conception la plus pure de l'union conjugale comment cet homme en est-il arrivé à la défaillance, à la trahison du 17 février 1833 ? Pour apporter une réponse valable à la question ainsi posée, il faut, avant d'aborder la crise proprement dite, remonter assez loin en arrière, dans les années d'un bonheur apparemment parfait. Nous y découvrirons les *premières fissures* de cet amour que Victor avait cru immortel.

Il faut faire d'abord une part non négligeable aux dangers de la gloire et du monde. Lorsqu'on lit les



lettres de la fiancée — petite bourgeoise un peu timorée — on est frappé de voir s'y exprimer fréquemment une inquiétude assez naturelle en face du génie de son futur époux et de la vie dangereuse ou il risquait d'entraîner leur foyer. Victor la rassurait avec une parfaite sincérité, en prose et en vers :

*Mes chants ne cherchent pas une illustre mémoire ;  
Et, s'il me faut courber sous ce fatal bonheur,  
Ne crains rien, ton époux ne veut pas que sa gloire  
Retentisse dans son bonheur !...*

(Odes... A toi)

Chante-t-il en décembre 1821.

Dans les pièces des années suivantes les allusions à la solitude, à la retraite, à l'isolement reviennent fréquemment :

*« Je ne veux plus de loin t'offrir ma vie obscure  
Gloire, immortel reflet de l'éternel flambeau...*

s'écrie l'heureux époux dans *Actions de grâces* (août 1823) et, vers la même date, sur un ton plus allègre, il évoque, avec une gentillesse charmante,

*L'intimité de son bonheur :*

(Odes... A mes amis)

*Amis, dans ma douce retraite  
A tous vos maux je dis adieu[...]*

*Là, dans l'ombre descend la muse...*

Mêmes sentiments dans le poème de 1825 intitulé

« Promenade »

*A l'heure où le jour meurt à l'horizon lointain,  
Qu'il m'est doux, près d'un cœur qui bat pour mon destin  
D'égarer mes pas dans la plaine[...]*

*Je te dois une paix que rien ne peut troubler  
Plus de vide en mes jours ! Pour moi tu sais peupler  
Tous les déserts, même les villes... »*

Trois ans plus tard, en 1828, il chantait encore :

*Amis, loin de la ville [...]*  
*Trouvez-moi, trouvez-moi [...]*  
*Quelque asile sauvage,*  
*Quelqu'abri d'autrefois [...]*  
*Mais, donjon ou chaumière,*  
*Du monde délié,*  
*Je vivrai de lumière,*  
*D'extase et de prière,*  
*Oubliant, oublié... »*

(*Odes... Rêves*)

Seulement cette solitude n'était plus peuplée par la présence de la femme aimée. Et puis le poème portait un titre bien significatif : *Rêves*. A l'indicatif avait succédé l'optatif. Et le vœu que le poète exprimait était désormais irréalisable. Car à cette date, il ne pouvait plus être ni « oubliant », ni « oublié ». Engagé à fond dans la grande bataille romantique, il était, depuis un an, l'auteur de la fameuse *Préface de Cromwell*, le chef reconnu de la nouvelle école, celui qui, dans quelques mois, la mènerait au triomphe dans la bataille d'*Hernani*. Déjà commençait pour lui une période d'activité fiévreuse bien favorable à cette solitude si nécessaire au véritable amour :

« Vous me savez obéré, écrasé, surchargé, étouffé, écrit-il à son ami le poète Saint-Valzy le 18 décembre 1829. La Comédie française, *Hernani*, les répétitions, les rivalités de coulisses, d'acteurs, d'actrices, les menées de journaux et de police; et puis, d'autre part, mes affaires privées, toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père toujours pas liquidé [...] Voilà ma vie ! Le moyen d'être tout à ses amis quand on n'est pas même à soi !... »

Le moyen d'être tout à sa femme quand on n'est pas même à soi ! S'il est vrai que l'amour est jaloux, qu'il exige le silence et le recueillement, l'amour de Victor et d'Adèle était en grand danger. Sans doute

l'amour peut se fortifier dans l'action si celle-ci est menée de front par les deux êtres qui s'aiment. Et c'est précisément ce qui se produisait dans ce ménage fortement uni. Adèle luttait vaillamment aux côtés de Victor. Excellente maîtresse de maison, elle accueillait les amis avec une simplicité charmante. Bien plus, lorsque s'engagea à la fameuse bataille, elle distribuait leurs places et leurs rôles aux combattants; elle anima leur ardeur; elle fut l'organisateur de la victoire! Seulement cela n'allait pas non plus sans quelque danger. Si l'amour a besoin de loisir et de recueillement, il a plus encore peut-être besoin d'intimité. Or, depuis deux ou trois ans, depuis que les Hugo s'étaient installés rue Notre Dame des Champs, leur foyer autrefois accessible à quelques amis très intimes était successivement devenu un Cénacle, puis un Salon. Et maintenant, en ces jours agités du printemps 1830, il s'était transformé en une sorte de place publique où celle qui était autrefois l'« Ange », la « Muse obscure » serrait la main du premier étudiant venu et Sainte-Beuve, l'un des premiers amis du ménage, l'un de ceux qui en avaient le plus goûté l'exquise intimité, au risque de laisser deviner un sentiment qu'il tenait encore jalousement caché, ne peut s'empêcher de crier au poète sa souffrance :

« En vérité, lui écrivait-il en février 1830, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont [...] à voir vos rides et vos nuages au front qui ne viennent pas seulement du travail des grandes pensées, je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où... »

Et il ajoutait cet étonnant post-scriptum :

« Et Madame ? Et celle dont le nom ne devait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux ? Celle-là même exposée aux yeux profanes tout

le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingt jeunes gens à peine connus d'hier ; cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais effacée par la coque ; le mot de dévouement prostitué... »

Poussons plus loin notre analyse ; nous découvrirons que le bel amour de Victor pour sa femme était menacé par un danger beaucoup plus grave. Il y a dans l'âme humaine des liens obscurs et profonds entre les différents sentiments. *Toutes les fidélités se tiennent.* Au temps où Victor écrivait à Adèle ses grandes déclarations sur l'amour il était le chantre inspiré de Jéhovah et de Louis XVII. D'un cœur également enthousiaste l'Enfant sublime menait de pair le bon combat pour le Roi, pour Dieu et pour le pur Amour. Or, depuis ses premiers poèmes, pour des raisons diverses qu'il ne saurait être question d'étudier ici, il avait commencé une évolution spirituelle qui n'apparaîtra au grand jour qu'en 1831, lors de la publication des *Feuilles d'automne*, mais dont certaines traces se font déjà sentir vers 1827-1828 et qui devait le conduire, au lendemain des Trois Journées, à abandonner la royauté légitime et à avouer son tourment de la foi perdue. Ayant trahi sa foi religieuse et sa foi politique, pourquoi ne trahirait-il pas aussi sa fidélité amoureuse ? Bien entendu, il n'aurait pas accepté ce mot sévère de « trahison » pour définir la transformation de ses vues politiques et de ses croyances religieuses. Il se serait justifié au nom de la Liberté. Mais précisément, de même que les fidélités, *toutes les libertés se tiennent.* Plus tard, beaucoup plus tard, au temps de ses plus graves débordements, au jour le plus sombre de sa vie privée, lorsqu'il aura été surpris en flagrant délit d'adultère avec Madame Biard, trahissant alors, à la fois, sa femme et sa maîtresse, c'est au nom de la liberté de l'amour qu'il se justifiera...

Il n'en est pas encore là aux environs de 1830. Rien ne permet de penser qu'il se soit déjà rendu coupable de la moindre infidélité. Pourtant un certain nombre d'indices nous autorisent à penser que cette longue « innocence » qui avait été la sienne jusque là commençait alors à lui « peser ». Ces indices on les découvre sans peine dans certaines pièces du dernier recueil des *Odes et Ballades* et des *Orientales*. Dès 1824 dans la *Fée et la Péri* se glisse cette strophe rêveusement érotique :

*J'écarterai pour toi les rameaux du platane  
Qui voile dans son bain la rêveuse sultane.  
Viens ! Nous rassurons contre un ingrat oublié  
La vierge qui, timide, ouvrant la nuit sa porte,  
Écoute si le vent lui porte  
La voix qu'elle préfère au chant du bengali.*

Dans la Ballade intitulé *Écoute-moi Madeleine* l'aveu d'une « libido » mal contenue se fait entendre plus franchement encore :

*Si j'avais, ô Madeleine,  
L'œil du nocturne phalène  
Lorsqu'au sommeil tu te rends [...]  
Quand ton sein, ô Madeleine,  
Sort du corset de baleine,  
Libre enfin du velours noir,  
Quand, de peur de te voir que,  
Tu jettes fille ingénue  
Ta robe sur ton miroir... »*

D'autres aveux du même ordre apparaissent dans plusieurs pièces des *Orientales*, composées en 1828, dont la plus significative est *Sarah la baigneuse*, où le poète — toujours dans cette significative attitude de « voyeur » — chante, pendant une vingtaine de strophes, les charmes d'une jeune fille prenant son bain et se balançant sur une escarpolette...



Bien sûr, il ne faut rien dramatiser ! Tout cela est en somme, assez innocent. Pourtant, impossible de ne pas voir dans de tels vers, des signes d'une sensualité qui, longtemps contenue dans la chasteté absolue du jeune homme et dans la vie régulière du mariage aspire inconsciemment sans doute, à se libérer. Déjà, en ces années 1829-30, Victor Hugo songe à ce grand roman médiéval qui deviendra, en 1831, *Notre Dame de Paris*. Déjà, son imagination ardente évoque les attitudes lascives de la sorcière ensorcelante pour laquelle se damnera l'archidiacre Claude Frolo. Je ne serais pas éloigné de croire que M. Cl. Ciana voit juste lorsqu'il écrit : « Le drame de Claude Frolo [...] exprime déjà, encore que puissamment refoulé [...] l'attrait d'un nouveau mythe féminin, le personnage de l'actrice, que l'incarnation brillante de Juliette transmua dans le réel... » (1).

Plus profondément encore, on peut discerner dans la vie intérieure du poète au début de 1830, la *prise de conscience du vieillissement*. Il médite sur la jeunesse envolée, sur un certain bonheur innocent qu'il ne retrouvera jamais plus. Il a la *nostalgie de la pureté*. Le sentiment qui résume tous les autres — assez étonnant peut-être chez un homme si jeune encore (mais c'est un homme exceptionnel, plus précoce que les autres et qui vit plus intensément—) est un sentiment de *profonde mélancolie*. C'est elle qui imprègne tout le recueil qu'il publiera en Décembre 1830 en lui donnant le titre significatif de *Feuilles d'Automne*.

---

(1) C. Ciana *Victor Hugo. Etude Graphologique* Genève. Helvetica 1941, p. 52.

« *Tout sentir, être heureux et pourtant, insensé,  
 Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé ;  
 Voir aux feux de midi, sans espoir qu'il renaisse,  
 Se faner son printemps, son espoir, sa jeunesse,  
 Perdre l'illusion, l'espérance et sentir  
 Qu'on vieillit, au fardeau croissant du repentir [...]  
 Redemander cet âge où l'on ne dormait pas ;  
 Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,  
 Bien fou, que maintenant on respire, on existe,  
 Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour  
 Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour ! »*

C'est le 28 mai 1830, dans la pièce qui porte ce titre interrogatif : *Où donc est le bonheur ?* qu'il laisse échapper ce douloureux aveu. Quelques jours plus tard, dans l'une des pièces capitales du recueil cette *Prière pour tous* où engageant sa fille à la prière, il semble pourtant s'en juger lui-même indigne ou incapable, il nous livre, sur les effets du vieillissement dans son âme, sur la flétrissure inévitable de la vie, quelques confidences plus précises, plus douloureuses encore. Ayant demandé à Léopoldine de prier d'abord pour sa mère, il ajoute aussitôt, très humblement :

« *Prie ensuite pour moi. J'en ai plus besoin qu'elle ! [...]*

*Elle ignore (à jamais, ignore-les comme elle)  
 Ces misères du monde où notre âme se mêle,*

*Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,  
 Passions sur le cœur flottant comme une écume,  
 Intimes souvenirs de honte et d'amertume  
 Qui font monter au front de subites rougeurs*

*Moi je sais mieux la vie et je pourrai te dire  
 Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire :  
 Que poursuivre l'empire et la fortune et l'art,  
 C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire  
 Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,  
 Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard.*

*L'âme en vivant s'altère ; et, quoiqu'en toute chose,  
 La fin soit transparente et laisse voir la cause,  
 On vieillit, sous le vice et l'erreur abattu ;  
 A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute,  
 Tous laissent quelque chose aux buissons de la route ;  
 Les troupeaux leur toison et l'homme sa vertu. »*

\*  
 \*\*

Telles étaient au début de 1830 les fissures qui commençaient à lézarder le bel édifice amoureux construit, dix ans plus tôt, par Adèle et Victor Hugo. Brusquement, un orage vint fondre sur lui et en provoquer la ruine en précipitant de façon dramatique l'évolution des sentiments du poète. Cette tragédie de l'amour et de l'amitié, presque aussi exploitée par les historiens littéraires que la liaison passionnée de Musset et de George Sand, bien qu'elle ne nous ait pas encore livré tous ses secrets puisque nous ignorons toujours les lettres d'Adèle à Sainte-Beuve, est aujourd'hui trop connue pour que je la raconte ici en détail. Je me contenterai d'en rappeler les données essentielles, mais surtout, contrairement à la plupart des critiques qui ont centré leurs analyses sur l'âme des « coupables », Adèle et Sainte-Beuve, je m'attacherai à en dégager ce qui peut m'aider à remplir la tâche que je me suis proposée celle de l'élucidation de la crise intérieure de Hugo.

Donc, les deux hommes s'étaient connus en janvier 1827, à la suite des articles que Sainte-Beuve avait publiés sur le poète des *Odes et Ballades*, dans le « Journal des Débats ». Très vite, des liens d'amitié s'étaient établis entre eux. Victor n'avait pas seulement accordé au jeune critique ses conseils et sa protection, il l'avait fait pénétrer dans l'intimité de son foyer. Dans les lettres écrites par Sainte-Beuve au cours de l'automne de 1829, pendant un voyage qu'il

fit sur les bords du Rhin, on peut aisément mesurer le degré où en quelques mois était parvenue cette intimité :

« En vérité, Madame, écrivait-il à Adèle [car déjà il avait obtenu la faveur de lui écrire], quelle folle idée ai-je donc eue de quitter ainsi sans but votre foyer hospitalier, la parole féconde et encourageante de Victor et mes deux visites par jour dont l'une était pour vous ? Je suis toujours inquiet parce que je suis vide, que je n'ai pas de but[...] Il n'y a plus qu'un point fixe et solide auquel dans mes fous ennuis et divagations continues, je me rattache toujours : c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage et votre maison... »

Victor a certainement lu cette lettre. Il ne semble pas qu'il s'en soit alarmé. Ses qualités et ses défauts devaient conspirer à lui conserver une parfaite sérénité intérieure. Incapable de soupçonner son ami de perfidie, ni sa femme de faiblesse il était aussi trop confiant en lui même pour croire son amour menacé. Quelques mois plus tard pourtant, il aurait du commencer à s'inquiéter, lorsque Sainte-Beuve lui écrivit pour lui refuser le service si simple et si facile d'écrire sur sa pièce d'*Hernani* autour de laquelle il allait livrer le premier grand combat de sa vie, un article de louange. J'ai déjà cité cette lettre, déjà si révélatrice de la passion qui agitait Sainte-Beuve. Hugo, semble-t-il, n'a pourtant rien deviné. Peut-être a-t-il voulu ne rien deviner. Pour les cœurs nobles comme le sien il y a des vérités qui sont intolérables, qu'on se refuse à voir jusqu'au jour où elles vous aveuglent. Seulement, il vient un moment où la générosité trop aveugle prend des allures un peu comiques. Et lorsque nous lisons la lettre que Victor écrivait, quelques mois plus tard, à son ami qui avait quitté Paris, cherchant, à nouveau, dans le voyage, un apaisement à sa passion, nous ne pouvons empêcher de naître sur nos lèvres un léger sourire :

« Si vous saviez — lui disait-il — combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps[...] C'est fini ! L'habitude est prise dans le cœur. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous désertier ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, en cela du moins que vous n'en tenterez plus d'autre. »

Quinze jours plus tard dans les derniers jours de mai, Sainte-Beuve, rentré de voyage, allait aussitôt revoir ses amis. Or, le lendemain de cette entrevue, il écrivait à Victor une lettre étrange et douloureuse. Il y disait son regret d'une réunion où ils avaient été « si tristes, si froids » ; sa décision de ne plus le revoir « puisque nous ne pouvons tout mettre en commun comme avant ». Il précisait qu'il n'y avait « aucun nuage dans leur amitié pure ; rien pas une tache, pas un point noir au ciel ». Mais c'était pour ajouter ces mots sybillins : « c'est le tonnerre qui est tombé sur moi par un temps serein ; plaignez-moi, mais il n'y a pas de ma faute. » Nous ne possédons pas la réponse de Hugo à cette lettre. Mais son attitude fut sans doute celle d'un homme qui se refuse à comprendre car, le 5 juillet, Sainte-Beuve lui adressait une nouvelle lettre plus douloureuse encore que la première et qui, voulant être rassurante, ne pouvait qu'inquiéter davantage son ami :

« Je suis persuadé que vous croyez que je vous aime moins, qu'autre chose vous remplace en moi[...] Non, mon cher ami, rien n'a changé ni ne changera en moi quoique je vous voies moins que jamais[...] Chez vous je ne puis aller ; cela me fait trop mal[...] Oh ! ne me blâmez pas, mon cher ami ; gardez-moi au moins un souvenir, un, entier, aussi vif que jamais et sur lequel je compte dans mon amertume. J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie ; je ne puis pleurer[...] Ne me répondez pas, mon ami, ne m'invitez pas à vous aller voir ; je ne pourrais. Dites à Madame Hugo qu'elle me plaigne et prie pour moi[...] Adieu, à toujours... »

Hugo avait-il enfin compris ? Adèle lui donna-t-elle sur la ténébreuse crise où se débattait leur ami les éclaircissements qu'elle seule pouvait donner ? Nous l'ignorons sans doute toujours. Mais ce cœur généreux ne s'avouait pas si facilement battu ! Trois semaines plus tard, sa femme mettait au monde son cinquième enfant, la petite Adèle. Il n'hésita pas. Il demanda, il supplia Sainte-Beuve d'être le parrain de cet enfant ! Celui-ci, résista, puis finit par céder. Le baptême eut lieu le 9 septembre.

Pourtant une situation aussi extraordinaire ne pouvait se prolonger indéfiniment. Et l'explication décisive eut lieu entre les deux hommes au début de décembre. Cela commença le 7 décembre par une lettre d'aveux de Sainte-Beuve :

« Mon ami, je n'y puis tenir ; si vous saviez comment mes jours et mes nuits se passent et à quelles passions contradictoires je suis en proie, vous auriez pitié de qui vous a offensé et vous me souhaiteriez mort, sans me blâmer jamais et en gardant sur moi un éternel silence... »

Puis il faisait une longue description de sa souffrance intérieure qui s'achevait par ces horribles mots :

« Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage, des envies de vous tuer, de vous assassiner par moments en vérité ; pardonnez-moi ces horribles mouvements... »

Le lendemain, Victor Hugo, avec une noblesse, une charité... et un optimisme également désarmants, lui répondait :

« N'ensevelissons pas notre amitié[...] Soyons indulgents l'un pour l'autre. J'ai ma plaie ; vous avez la vôtre. L'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Ecrivez-moi toujours. Sachez qu'*après tout*, vous n'avez pas de meilleur ami que moi. »

Quelques jours plus tard, les deux hommes se rencontrèrent. Entrevue dramatique dont nous ne connaissons pas le détail. Mais, si l'on en juge par une lettre postérieure de Hugo, (18 mars 1831), il paraît certain que celui-ci n'hésita pas à offrir à son ami de laisser partir sa femme avec lui :

« Vous devez vous souvenir[...] de ce que je vous ai dit dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'avais eu à choisir entre elle et vous ; rappelez-vous *ce que je vous ai dit, ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé*, vous le savez, avec la *ferme résolution de tenir ma promesse, et de faire comme vous le voudriez...* »

Sainte-Beuve n'avait pas accepté. Il ne le pouvait pas. Adèle, déjà, lui avait peut-être accordé son amour. Mais il savait bien qu'elle ne pourrait ni ne voudrait abandonner son foyer. Hugo, sans doute, le savait aussi. Et ainsi sa proposition était peut-être plus habile que généreuse. Il avait la partie belle ! Aussi poursuivait-il son avantage, s'efforçant de conserver quand même son ami, se berçant de l'illusion que le temps allait tout cicatriser, que la noblesse du cœur, la générosité de l'amitié seraient les plus fortes.

Or, il se trompait. Mais ce qu'il ne pouvait pas deviner tant il était plein d'illusions sur son ami, sur sa femme et sur lui-même, c'est que la situation psychologique allait se trouver en peu de temps totalement renversée. Il avait gagné la première manche. Il allait perdre la seconde. C'est lui maintenant qui allait souffrir, lui qui allait avouer en pleurant à son ami les honteux déchirements de son cœur, lui qui allait exiger une rupture d'amitié qu'il avait tout fait pour écarter ; et c'est l'autre, le bon apôtre, qui allait jouer le rôle du consolateur, du directeur de conscience, du noble et généreux ami qui comprend et qui pardonne !

Le 6 Juillet, ayant appris que Sainte-Beuve renonçait à partir pour Liège, il se décidait à lui écrire pour lui avouer son regret de cette décision :

« Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là mon ami notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois ; quand vous y êtes, c'est une torture[...] Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même qui m'est faite par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse, et bien cruellement, que nous ne sommes plus les amis d'autrefois[...]

« Votre plaie est-elle cicatrisée ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne... »

C'est donc lui maintenant qui implorait de son ami l'éloignement, la séparation :

« Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer... »

« Non seulement je ne vous en veux pas — répondit aussitôt Sainte-Beuve, — mais je vous en aime mieux que jamais. Tâchez, mon ami, tâchez de vaincre le malheureux et noir soupçon qui vous est né ; je sais combien une telle plaie est douloureuse... »

Après quoi il se permettait d'ajouter :

« Etes-vous sûr, sous l'influence de cette fatale imagination, de ne pas porter dans vos rapports avec la personne si faible et si chère quelque chose d'excessif qui l'effraie et resserre contre votre gré son cœur ; de sorte que vous-même, par votre soupçon, la jetiez dans l'état moral qui réfléchisse ce soupçon et vous le rende plus brûlant. Vous êtes si fort, mon ami, si accentué, si hors de toutes nos dimensions vulgaires et de nos imperceptibles nuances, que, surtout dans ces moments passionnés, vous devez jeter et voir dans les objets la couleur de vos regards, le reflet de vos fantômes... »

Le moins que nous puissions dire d'une pareille lettre, (nous qui connaissons aujourd'hui tous les des-



sous de cette triste affaire), c'est qu'elle est singulièrement *indécente*. Nous savons en effet que, dès cet été de 1831, tout en écrivant à Hugo ces paroles apparemment nobles et amicales, tout en composant à la gloire de l'écrivain de grands articles élogieux, tout en se pliant officiellement à son désir de séparation, Sainte-Beuve organisait avec Adèle une correspondance et des rencontres clandestines. Adèle s'est-elle totalement abandonnée à lui ? Est-elle devenue au sens strict du terme sa maîtresse ? C'est un point sur lequel les érudits discutent encore... Pour nous, qui, dans cette étude, nous sommes constamment placés au point de vue de Hugo, la réponse à ces questions n'a pas grande importance, car une chose, en tous cas, est certaine ; c'est que, de cet affreux manège, Victor, à ce moment-là du moins, n'a rien su. Optimiste et généreux jusqu'au bout, il accepta la fable inventée par l'ami qui le trahissait, persistant à voir en lui un malheureux accablé par une passion sans espoir, mais assez fort pour dominer sa souffrance, assez généreux pour demeurer fidèle à l'ami dont la jalousie l'avait écarté de son foyer. Quant à sa femme, jusqu'à quel point lui a-t-elle laissé entrevoir les sentiments qu'elle éprouvait pour Sainte-Beuve et les transformations que ceux-ci avaient fatalement entraînées dans son amour conjugal, il nous est bien difficile de le savoir. Nous avons vu de quel culte il continuait à l'entourer dans la *Prière pour tous* qu'il écrivit en mai 1830 ; les évènements qui suivirent ne lui enlevèrent rien de sa ferveur. Cinq ans plus tard, dans les *Chants du Crépuscule*, il écrira en son honneur son magnifique *Date Lilia*. Il y chantera, sur un ton d'adoration mystique :

*Toi sois bénie à jamais  
Eve qu'aucun fruit ne tente  
Qui de la vertu contente*

*Habite les purs sommets !  
 Ame sans tache et sans rides  
 Baignant tes ailes candides  
 A l'ombre et bien loin des yeux  
 Dans un flot mystérieux  
 Moiré de reflets splendides. »*

D'autre part, en cet être si haut placé, auquel il conservait un amour de religieuse vénération, Hugo, au lendemain de la terrible crise de l'été 1831, n'avait pas cessé de voir une femme jeune et désirable. Nous avons sur ce point un document aussi précis que possible. C'est une lettre écrite le 17 juillet 1831, dix jours à peine après la terrible lettre à Sainte-Beuve. Victor est à Bièvres dans la propriété de ses amis Bertin où il est allé retrouver la paix de l'âme. Adèle l'y a accompagné, mais elle a dû repartir pour Paris. A peine l'a-t-elle quitté, il lui écrit ces lignes de passion :

« Tu me manques trop ! Depuis hier, je ne pense qu'à m'en revenir, qu'à te revoir ; je suis triste. Cette maison que tu rendais si gaie et si peuplée pour moi, il y a peu de jours, me semble à présent vide et désertique. Je voudrais que tu puisses te figurer à quel point je t'aime ; oui, je le voudrais, mon ange adoré ! C'est plus fort peut-être encore qu'il y a dix ans. Je ne suis rien sans toi, mon Adèle ! Je ne puis pas vivre... »

La grande tragédie romantique de l'amour et de l'amitié que nous venons d'évoquer n'avait-elle donc eu aucun retentissement dans la vie sentimentale du poète ? N'est-elle en rien responsable de la décision qu'il allait prendre dix-huit mois plus tard de trahir sa foi conjugale, de s'abandonner aux joies empoisonnées de l'adultère ? Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, que de cette crise douloureuse, Hugo sortit gravement touché. S'il gardait intacte sa confiance en sa femme, en revanche sa confiance en lui-même avait été atteinte gravement. Il avait été blessé dans

ses forces vives. Qu'il le voulût ou non, la pureté merveilleuse de son amour de jeune homme avait été souillée irréparablement par les affreux soupçons de la jalousie. Dans la vie de son foyer, il y avait désormais quelque chose d'empoisonné. Il n'y connaîtrait plus le véritable bonheur.

Mais quelque chose de plus grave s'était produit. Si Hugo n'avait jamais douté de la fidélité d'Adèle, s'il avait rejeté les soupçons jaloux avec horreur, s'il demeurait convaincu qu'elle était incapable de le trahir, en revanche, au cours des explications qu'il avait sûrement eues avec elle au cours de cette longue crise (rien ne nous en est resté, mais nous pouvons aisément les deviner, douloureuses et passionnées) il avait acquis une certitude — la plus affreuse qui puisse atteindre un cœur aimant, celle de pouvoir un jour n'être plus aimé.

Chose admirable et d'un sombre comique ! L'aveu de cette horrible chose, à qui le fait-il ? Mais bien entendu, à l'homme le mieux placé pour s'en réjouir secrètement, à celui qui, au même moment, achève de lui dérober le cœur de sa femme :

« Car voyez-vous — écrivait-il à Sainte-Beuve le 7 juillet dans une lettre qui confirmait et précisait les aveux commencés la veille — je ne dis ceci qu'à *vous seul*, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer... »

\*  
\*\*

Cette fois, l'amour avait été blessé à mort. Il ne s'agissait plus d'invisibles fissures. C'était une large plaie qui venait de s'ouvrir. Se fermerait-elle jamais ? Victor Hugo l'espéra, je crois. Seulement, dans cet effort pour remonter la pente, pour se refaire un foyer

vivant et heureux, pour retrouver, en tous cas, son propre équilibre moral, il allait se heurter à un obstacle imprévu, et qui, pour un être doué d'un tempérament aussi ardent que le sien, et qu'une foi vacillante ne pouvait évidemment plus retenir dans une chasteté héroïque, allait être d'une insurmontable gravité. On se rappelle les déclarations si tendrement amoureuses de sa lettre du 17 juillet 1831 : « Je ne suis rien sans toi, mon Adèle, sans toi je ne puis pas vivre... » Or voici de quelles phrases elles étaient suivies :

« Oh ! Comme je sens cela, surtout dans les moments d'absence. Ce lit où tu pourrais être (quoique tu ne veuilles plus, méchante), cette chambre où je pourrais voir tes robes, tes bas, tes chiffons trainer sur les fauteuils[...] cette table même où j'écris et où tu viendrais me déranger par un baiser, tout cela m'est douloureux et poignant. Je n'ai pas dormi de la nuit ; je pensais à toi comme à dix-huit ans ; je rêvais de toi, comme si je n'avais pas couché avec toi ! Cher Ange !... »

De ce texte étonnant je ne retiens pas seulement l'extraordinaire flambée du désir qui s'y exprime mais surtout l'aveu de l'impossibilité où le malheureux se trouvait de le satisfaire. Quels furent les motifs du refus d'Adèle ? Il y eut les motifs officiels raisonnables, avoués ; et les motifs véritables mais inavoués et inavouables. Si, comme il est certain, Adèle aimait Sainte-Beuve, elle devait être assez naturellement conduite à repousser avec horreur ce partage de son corps entre son mari et son amant qui est le triste lot de la femme adultère. Si d'autre part, comme il est possible, elle n'était pas la maîtresse de Sainte-Beuve, celui-ci, en se résignant à ces amours platoniques avait dû obtenir d'elle qu'elle refusât à son époux ce qu'elle ne lui accordait pas à lui-même.

Mais, quoi qu'il en soit des motifs véritables qui dictèrent sa conduite à Adèle, elle avait pour la justifier la plus valable des raisons. En huit ans de mariage, d'octobre 1822 à Juillet 1830, elle avait eu cinq maternités. Il pouvait évidemment paraître raisonnable d'espacer les naissances ou même — et c'est ce qui se produisit — de renoncer à avoir d'autres enfants. Victor s'inclina devant la décision de sa femme. Mais il en souffrit atrocement. Malgré le ton gamin qu'il y prend pour la traiter de « méchante », sa lettre du 1er juillet 1831 nous le laisse déjà entendre ; mais un poème des *Feuilles d'Automne* (dont il achève alors de réunir les éléments pour la publication qui aura lieu en décembre) nous dit en termes pudiques, voilés, mais suffisamment expressifs cette lancinante souffrance :

*O qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage  
Si jamais vous n'avez épié le passage...*

Ainsi commence une longue phrase qui constitue à elle seule tout le poème, où se trouvent successivement évoquées les situations douloureuses où peut se trouver l'être qui aime et qui s'achève par ces mots :

*Si jamais vous n'avez à l'heure où tout sommeille,  
Tandis qu'elle dormait, oublieuse et vermeille,  
Pleuré comme un enfant à force de souffrir,  
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,  
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant, encore,  
Et maudit votre mère et désiré mourir !...*

Que fut la vie intérieure du poète au cours des mois qui suivirent ? Nous ne pouvons que le deviner. Nous manquons par trop de documents précis pour aller au fond des choses. Il semble pourtant que, dans ce climat de confiance où Sainte-Beuve et Adèle avaient réussi à le maintenir, il a connu d'abord une certaine détente spirituelle. L'été de 1832 qu'il passa

à la campagne, chez ses amis Bertin, fut pour lui radieux, rempli de joies pures et simples : épanouissement dans la vie familiale, longs échanges d'amitié avec la charmante fille de ses hôtes, Louise Bertin, contemplation des spectacles de la nature... Mais il avait trente ans ! Mais Paris, avec ses perpétuelles excitations le reprenait bientôt et le faisait retomber dans ses agitations intérieures, ses inquiétudes, ses lancinants désirs ; mais le théâtre l'absorbait de plus en plus, l'entraînant à vivre dans le milieu le plus favorable au dérèglement des mœurs. A mesure que les mois passaient, l'appel des sens se faisait entendre avec une exigence accrue. Et un jour — tandis qu'Adèle, absorbée dans son adultère mystique avec l'auteur de *Volupté*, devenait de plus en plus pour Victor une étrangère — sur la scène de la Porte Saint-Martin, apparut une jeune femme radieuse de beauté et qui fut, semble-t-il, tout de suite transportée d'amour pour l'auteur de *Lucrece Borgia*. Elle jouait dans cette pièce un tout petit rôle. Mais c'était celui de la Princesse Négroni. Elle y apparaissait dans l'éclat d'un magnifique costume. Les répétitions les firent se voir souvent. La première représentation eut lieu le 2 février. Quelques jours plus tard, entraîné peut-être par un caprice sensuel qu'il pouvait croire éphémère, Victor Hugo s'engageait dans une passion qui devait être aussi durable que sa vie.

Et ensuite ?

Ensuite, Hugo s'installa dans l'adultère. Il y fût certes sérieusement aidé par sa femme qui ne savait que trop tout ce qu'elle avait à se faire pardonner et qui, dès qu'elle fut avertie, se montra fort indulgente. Et il y trouva, apparemment un extraordinaire épanouissement de toutes les puissances de son être. Pourtant, les choses ne furent pas aussi simples qu'il

y paraît d'abord et que ne voudraient nous le faire croire la plupart des biographes qui s'extasiaient béatement devant cet amour adultère. L'homme qui avait autrefois exalté l'amour pur, celui qui avait chanté religieusement les mystères sacrés de l'union conjugale, ne pouvait pas ne pas éprouver de grands troubles intérieurs devant cette vie de mensonges où il s'était engagé. Ces remords et ces inquiétudes on les devine clairement dans certaines pièces de ce recueil des *Chants du crépuscule* où se mêlent si étroitement les chants païens à la louange de Juliette et les hymnes mystiques en l'honneur d'Adèle... Je pense qu'ils n'ont jamais entièrement abandonné l'âme du poète car on en découvre encore des traces dans les œuvres postérieures et jusque dans les notes intimes des dernières années... Mais ceci est une autre histoire...

BERNARD GUYON



# Poèmes

## LE PÊCHEUR DE PERLES

### Chanson

*De la rive gauche les bateliers d'un grand voilier  
Chargé de perles, cordes aux torses, chantaient au vent  
Les torses nus sous un soleil hallucinant  
Les pauvres hommes, de la rive gauche, étaient lui-  
sants..*

*Du grand voilier chargé de perles un batelier  
Sous le soleil, cordes au torse, chantait au vent :*

*« Sa taille se balance comme un dattier en fruit  
Elle a, des fleurs humides, les grâces inclinées  
Et une peau de pétale qui frissonne sous le vent...*

*« Sa taille se balance comme un dattier en fruit  
et les sons de sa voix qui fleurissaient l'azur  
évoquaient les jardins étoilés de bourgeons..*

*Elle a, des fleurs humides, les grâces inclinées  
La douceur de sa voix ferait rompre le jeûne  
tel un attouchement d'impudique regard  
quand sa peau de pétale frissonne sous le vent. »*



\*  
\* \*

*Il chantait :*

« *Toi dont les seins d'aurore sourient comme un beau  
jour et à qui la lune, se couchant, souhaite le bon jour,  
Toi dont la beauté parle tant le soir que le jour,  
puisque je t'aime, amie, — mais c'est toi qui ordonne —  
ne passe jamais par ma porte sans me dire : Bonjour !* »

\*  
\* \*

*Il chantait encore :*

« *Toi dont les cheveux emplissent l'azur de rêve  
comme une aube vibrante autour d'une mosquée,  
n'était le vide que laissent tes mains printanières  
je t'aurai adoré à l'égal de l'Incréé  
dont la présence paisible est douce comme une prière.* »

\*  
\* \*

*Il chantait :*

« *Toi dont les bras sont des branches en fleur dans le  
vent  
et pour qui les oiseaux chantent au soleil levant,  
Toi dont le corps semble une image sculptée par le  
vent,  
tu as gardé dans les feux de tes lourdes paupières  
deux étoiles qui frissonnent d'amour sous le vent.* »

\*  
\*\*

*Il chantait encore :*

*« Entends-tu les silences des heures qui s'éloignent  
sans but, dans le large, comme des colombes perdues ?  
Ecoute les élans mystérieux de la sève..  
et puis écoute mon cœur combien il bat sans trêve  
devant l'éclat voilé de tes seins aux pointes aigues. »*

\*  
\*\*

*Puis, il disait :*

*« Leïla est plus précieuse que la lumière des yeux  
Jamais femme plus souple n'a pénétré les yeux  
La fraîcheur de ses lèvres exaspère les paupières..  
mais on aime de ses reins les courbes insolentes  
quand son regard lascif fait chavirer le yeux. »*

\*  
\*\*

*Et il disait encore :*

*« Il est des êtres, ô nuit, marqués par la Douleur..  
Ne peux-tu pas, ô nuit, adoucir leur douleur,  
toi qui connais, ô nuit, le poids de ces douleurs  
quand les cœurs ont gardé le reflet de Ses yeux ?  
Puissions-nous éviter la douceur de Ses yeux ! »*

## Chansons de pêcheurs restées dans mon oreille

*Lorsque je vois mon image  
s'épanouir dans tes grands yeux  
Je suis jaloux de ce reflet  
qui évolue dans tes grands yeux.*

\*  
\*\*

*Etre une larme sur ta joue  
telle une perle de rosée..  
Etre un raisin entre tes dents  
et le palmier de ton jardin.*

\*  
\*\*

*J'aime tes mains... Berce mon cœur  
où ton ombre frémit encore.  
Pose tes doigts sur ma douleur  
comme une perle de rosée.*

\*  
\*\*

*Quand les étoiles te voient passer  
elles s'inclinent  
pour regarder.*

## Chansons

« Gémissez, O amoureux, et avec moi dites: Ahh!  
 N'était la grande douleur, je n'aurais jamais dit:  
 Ahh!  
 J'ai demandé à un cheikh qui connaît le livre  
 d Allah  
 conseil. Il posa le saint Livre et dit en pleurant:  
 Comme toi je souffre d'amour et ne cesse de dire:  
 Ahh !»

\*  
 \*\*

« O toi la plus blanche parmi les blanches,  
 de laquelle j'implore un rapprochement:  
 Mon cœur timide songeant à toi se gonfle  
 d'amour le matin.  
 Si, généreuse, tu m'apportes la gorgée d'eau dont  
 j'ai besoin,  
 Je m'en souviendrai longtemps dans le silence,  
 sinon, je me plaindrai à Dieu de ton absence,  
 A Dieu le Juste, à Dieu le Tout-Puissant,  
 O femme blanche parmi les blanches  
 de laquelle j'implore un rapprochement. »

\*  
\* \*

« Lorsque le « médecin des blessures » me vit, des  
larmes perlèrent à ses yeux,  
Il demanda : Comment l'aimée fit ces blessures ?  
Je dis :

« avec Ses yeux. »

Le feu de l'aimée, O Toubib, ressemble au bois du  
« dôme. »

Enfant, son amour s'est ancré léger comme un  
atome.

Depuis, j'ignore le repos, le sommeil fuit mes  
yeux :

Mais je sens que je guérirais si je voyais encore  
ses yeux. »

\*  
\* \*

« Le malheur planait sur le malade avant qu'il ne  
l'ait fait venir ;  
Par une de ces nuits obscures, son père et sa  
mère le firent venir ;

Ils firent le partage des nuits heureuses de la  
terre ; aucune n'a été pour lui.

Puis songèrent aux nuits malheureuses du monde ;  
elles étaient toutes pour lui. »

\*  
\*\*

« O blanche femme parmi les blanches, prends moi  
entre tes ailes...  
Pour que j'admire tes yeux et goûte ta blanche  
beauté...  
Si tu as des dettes, vends-moi. O belle parmi  
les belles,  
Mais je veux pouvoir cueillir tes joues, ces  
fleurs dorées. »

« Par cette nuit ténébreuse, O monture, amène-moi  
Vers l'aimée pour éteindre le feu qui est en moi,  
Mon chameau, un éclair, la plus belle bête qui soit  
me dit en tournant la tête aux poils fins comme la  
soie :

« Je te plains, car tu souffres :  
Je connais cette douleur. »

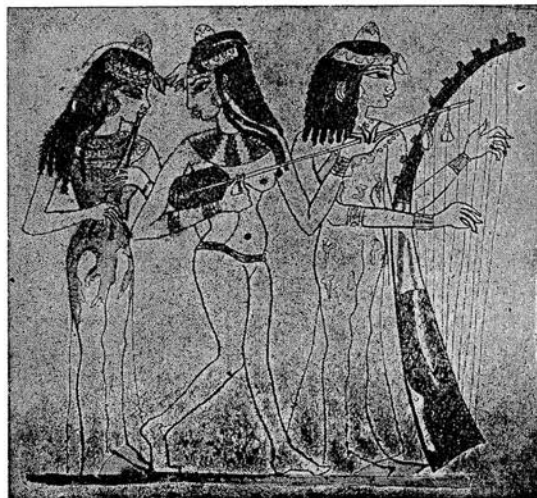
« O femme qui verses le vin dans les verres,  
verse-moi de ta liqueur,  
à moins que par tes lèvres tu n'éteignes  
le feu qui brûle mon cœur. »

*Tu as l'air d'ignorer — me dit-elle —  
que mes lèvres, quoiqu'en fleurs,  
ne sont pas pour calmer les blessures ;  
    bois plutôt ta liqueur,  
à moins que tu ne veuilles connaître  
La souffrance  
alors  
pose doucement  
tes lèvres  
sur mon  
cœur.»*

\*  
\* \*

*Mon Dieu conservez à jamais cette minute  
Gardez la voix rose de cette bouche qui ment  
Je vous la demanderai lorsque je serai triste.*

AHMED RASSEM



# LA CHOUETTE AVEUGLE

(suite)

Nounou me traitait en enfant. Elle voulait me regarder partout. Moi, je me sentais encore gêné devant ma femme. Lorsqu'elle entra, je recouvrais la cuvette qui me servait de crachoir, je me peignais les cheveux et la barbe, j'arrangeais mon bonnet de nuit. Mais devant ma nourrice, je n'éprouvais aucun embarras. Pourquoi cette femme qui ne m'était rien se trouvait-elle sur un tel pied d'intimité avec moi ? Je me rappelle qu'autrefois, l'hiver, on installait un tandour (28) dans cette même chambre, qui domine le réservoir d'eau. Ma nourrice, la garce et moi, nous couchions autour de ce tandour. Lorsque j'ouvrais les yeux dans le clair obscur, les motifs du rideau brodé qui masquait la porte, juste en face de moi, s'animaient.

Quel rideau étrange et effrayant c'était là ! On y voyait un vieillard bossu, pareil aux yoguis de l'Inde, coiffé d'un turban. Il était assis sous un cyprès, ses mains tenaient une sorte de sétâr. Vis à vis de lui, une belle jeune fille qui ressemblait à la Bayadère, danseuse des temples de l'Inde. Ses poignets étaient chargés de chaînes et elle paraissait ne danser de-

---

(28) Table basse recouverte de tapis qui pendent jusqu'au sol, retenant ainsi la chaleur d'un brasero placé sous ce dispositif



vant le vieux que par contrainte. J'imaginai qu'on avait peut-être jeté ce vieillard dans un cachot ténébreux, en compagnie d'un naja, et qu'il en était sorti avec cet aspect, la barbe et les cheveux blancs. C'était un ridau indien brodé d'or, comme mon père ou mon oncle nous en avaient sans doute envoyé des lointains pays de leur résidence. A force d'analyser cette image dans ses moindres détails, je finissais par prendre peur ; je reveillais ma nourrice qui somnolait déjà. Elle me serrait contre elle. Elle avait l'haleine fétide ; ses cheveux noirs et raides me grattaient la figure. Le matin, lorsque j'ouvrais les yeux, je lui retrouvais le même visage, mais les traits plus creux et plus durs. C'était d'ordinaire pour oublier, pour me fuir moi-même que j'évoquais le temps de mon enfance. Afin de me sentir comme avant d'être malade, de me sentir en bonne santé. J'avais de nouveau, à ces moments-là, l'impression d'être un enfant. Je me voyais devant ma mort prochaine comme un autre être, qui aurait eu pitié de mon état, pitié de cet enfant sur le point de mourir. Et quand j'étais pris de terreur, il me suffisait d'apercevoir le visage tranquille et pâle de ma nourrice, ses yeux caves, immobiles, impassibles, ses narines pincées, son front large et osseux, pour que tous ces vieux souvenirs s'éveillasent en moi. Peut-être répandait-elle des ondes mystérieuses qui me calmaient. Elle avait, sur la tempe, une excroissance de chair recouverte de poils. Il me sembla que c'était la première fois que je remarquais cette particularité : jamais encore, je n'avais examiné son visage avec une telle attention.

Bien qu'elle eût changé physiquement, Nounou conservait les mêmes préoccupations ; seulement, elle était plus fortement attachée à la vie. Elle avait peur de la mort, comme ces mouches qui cherchent asile

dans les maisons dès que vient l'automne. Quant à moi, mon existence s'altérait chaque jour, chaque minute. La fuite du temps et les transformations qui peuvent atteindre les hommes au cours de plusieurs années acquéraient, en ce qui me concernait, une cadence mille fois plus rapide, cependant qu'à l'inverse, la somme des jouissances susceptibles d'accompagner cette évolution tendait vers zéro ; peut-être même se trouvait-elle déjà inférieure à zéro. Certains entrent en agonie dès leur vingtième année, tandis que beaucoup d'autres s'éteignent tout juste au moment de mourir, doucement, tranquillement, à la manière de lampes dont l'huile est épuisée.

A midi, Nourrice m'apporta le déjeuner. Je renversai le bol de bouillon ; je criai, criai de toutes mes forces. Toute la maisonnée s'attroupa devant ma porte. La garce vint aussi, mais elle fit promptement demitour. Je regardai son ventre ; il avait grossi. Non, elle n'avait pas encore accouché. On alla appeler le docteur. Je me réjouissais intérieurement d'avoir au moins réussi à déranger ces imbéciles.

Le docteur arriva, avec ses trois poignées de barbe. Il me permit de fumer de l'opium. Quel précieux remède dans mon martyre ! Lorsque je fumais, mes pensées se faisaient grandioses, gracieuses, enchanteresses, subtiles. J'évoluais dans un autre milieu, au-delà du monde ordinaire. Mon imagination, dégagée de la pesanteur des choses terrestres, prenait son essor vers une sphère tranquille et silencieuse. J'avais l'impression d'errer, porté par les ailes dorées d'un papillon de nuit, à travers un monde vide et brillant, où n'existait aucun obstacle. L'opium me procurait un plaisir si profond que j'éprouvais alors plus de jouissance que je n'en aurais goûté dans la mort elle-même.

Je quittai le réchaud pour m'approcher de la lucarne qui donnait sur la cour : ma nourrice était assise au soleil ; elle nettoyait des légumes. Je l'entendis qui disait à sa bru : « Nous en sommes tout remués. Puisse Dieu le faire mourir et lui accorder le repos ! » Le Docteur devait lui avoir dit que j'étais perdu. Cela ne m'étonna pas le moins du monde. Que ces gens sont bêtes ! Une heure plus tard, elle m'apporta de la tisane. Elle avait tant pleuré que ses yeux étaient rouges et bouffis mais, devant moi, elle s'efforçait de sourire. On me jouait la comédie ! Tout le monde me jouait la comédie, et comme c'était raté ! On croyait que je ne savais pas ! Cependant, pourquoi cette femme me témoignait-elle de l'affection ? Pourquoi se croyait-elle obligée de compatir à mes souffrances ? Autrefois, pour de l'argent, elle m'avait fourré dans la bouche ses seins noirs et flasques, semblables à des outres. Ah ! si un chancre avait pu les lui ronger ! Maintenant leur seul aspect, joint à l'idée que j'avais jadis tété goulument le suc de la vie de cette femelle et que nos chairs avaient mêlé leur chaleur, suffisait à me donner la nausée. Quand j'étais petit, elle me couvrait de caresses et c'est pourquoi elle me traitait encore avec cette effronterie dont les veuves ont le privilège et qu'elle me regardait du même œil qu'autrefois, lorsqu'elle me tenait sur le pot. Qui sait ? Peut être s'était-elle excitée sur moi, comme font les femmes sur leurs prétendues sœurs d'élection.

Maintenant encore, avec quelle curiosité elle me tripotait, me « bichonnait », comme elle disait. Si ma garce de femme s'était intéressée à moi, jamais je n'aurais toléré de telles familiarités de la part de Nounou. J'avais, en effet, l'intime conviction que l'esprit et les beaux sentiments avaient atteint un

plus grand développement chez ma femme que chez elle. A moins que ma pudeur n'eût d'autre origine que le vice.

Tout cela explique pourquoi je me sentais moins gêné devant ma nourrice et pourquoi elle était seule à s'occuper de moi. Forcément, elle croyait que tel était l'arrêt du destin et que l'étoile sous laquelle elle était née en avait ainsi disposé. Par dessus le marché, elle profitait de ma maladie pour tout me dire : ses ennuis de famille, ses plaisirs, ses disputes, toute son âme simple, méchante et avare et aussi — avec quelle animosité — le chagrin que lui causait sa belle-fille, qu'elle considérait un peu comme une co-épouse qui lui aurait volé l'amour de son fils. Sa bru devait être jolie. Je l'ai vue par la lucarne qui donne sur la cour : elle avait des yeux marrons, des cheveux blonds, le nez petit et droit.

De temps à autre, pour me distraire, ma nourrice me racontait les miracles des Prophètes, mais je déplorais son esprit grossier et sa sottise. D'autres fois elle me mettait au courant des nouvelles. C'est ainsi qu'elle m'avait dit quelques jours auparavant : « J'ai vu ma fille (c'est-à-dire la garce) coudre, à l'heure faste, la chemise de la résurrection (29) pour l'enfant, son enfant ». Puis, comme si elle avait su, elle aussi, elle me consola. Parfois, elle allait me chercher des remèdes chez les voisins. Elle visitait le sorcier, le diseur de bonne aventure, le voyant, pour leur demander des augures et les consulter à mon sujet. Le dernier mercredi (30) de l'an dernier, elle alla demander

---

(29) Premier vêtement du nouveau-né, que l'on ne change qu'après une nuit et un jour.

(30) Jour particulièrement faste. Mendier par mortification, dans le but d'obtenir la réalisation d'un vœu, est une pratique courante en Iran.

l'aumône aux gens et revint avec un bol plein d'oignons, de riz et de beurre rance; elle me déclara qu'elle avait mendié tout cela pour obtenir ma guérison. Elle me fit manger ces ordures sans me prévenir. Périodiquement elle m'obligeait à avaler les potions du docteur, ces damnées potions, qu'il m'avait prescrites : hysope, extrait de réglisse, camphre, capillaire, marute matricaire, huile de laurier, linette, amidon, pelaret, et mille autres fariboles.

Quelques jours avant ces événements, elle m'avait apporté un livre de piété, que recouvrait au moins un empan de poussière. Or, non seulement ce livre de piété mais encore aucune autre sorte de livres, d'écrits ou d'idées émanant de la canaille ne pouvait m'être du moindre secours. A quoi bon ces billevesées ? N'étais-je pas, moi-même le produit d'une suite de générations, dont l'expérience héréditaire survivait en moi ? N'étais-je pas l'incarnation même du passé ? Et pourtant, mosquée, chant du muezzin, ablutions, gargarismes et ces courbettes devant un être omnipotent et sublime, d'un maître absolu avec lequel on doit s'entretenir en arabe, rien de tout cela ne m'a jamais fait quoi que ce soit. Il y a bien longtemps, quand j'étais encore en bonne santé, il m'est arrivé d'aller à la mosquée, quand je ne pouvais pas faire autrement. Je m'efforçais alors de mettre mon cœur à l'unisson de celui des autres, mais sans jamais parvenir à m'arracher à la contemplation des carreaux de faïence qui recouvraient les murs. Les motifs dont ils étaient ornés me plongeaient dans des rêveries délicieuses, malgré moi je trouvais ainsi un moyen d'évasion. Pendant les dévotions je fermais les yeux, je me couvrais le visage des mains, et c'est dans cette nuit artificielle que je récitais mes prières, inconsciemment comme en rêve. Je n'arrivais pas à en prononcer les paroles du

fond du cœur : je préfère m'entretenir avec quelqu'un que j'aime ou que je connais, plutôt qu'avec un Dieu omnipotent et sublime. Dieu me dépassait !

Lorsque j'étais couché dans mon lit moite, toutes ces questions perdaient leur importance. Je ne tenais plus à savoir si Dieu existe réellement ou s'il a été créé à leur propre image par les seigneurs de la terre, soucieux de confirmer leurs prérogatives sacrées, afin de piller plus aisément leurs sujets — projection dans les cieux d'un état de choses terrestre. Je sentais alors combien religion, foi, croyance, sont choses fragiles et puérides en face de la mort ; autant de hochets à l'usage des heureux et des bien portants. En regard de la terrible réalité de la mort et des affres que je traversais, ce qu'on m'avait enseigné sur les rétributions réservées à l'âme dans l'au-delà et sur le jour du Jugement m'apparaissait comme un leurre insipide. Les prières que l'on m'avait apprises étaient inefficaces devant la peur de mourir.

Non, la peur de mourir ne me lâchait pas. Ceux qui n'ont pas souffert ne comprendront pas. Le goût de la vie était devenu si fort en moi que le moindre instant de bien-être suffisait à compenser de longues heures de misère.

Je concevais que la douleur existe, mais aussi qu'elle n'a pas de sens. Je figurais, au milieu de la canaille, le représentant d'une race inconnue. Ils avaient tous fini par oublier qu'à une époque très ancienne j'avais, moi aussi, appartenu à leur monde. Chose effrayante, je sentais que je n'étais ni tout à fait vivant ni tout à fait mort. J'étais un cadavre ambulante. Rien ne me rattachait plus au monde vivant et cependant je ne bénéficiais ni de l'oubli, ni du repos que l'on trouve dans la mort.



La nuit venue, je quittai mon réchaud à opium pour regarder par la lucarne : un arbre noir se profilait sur les volets clos de la boucherie. Des ombres obscures s'entremêlaient. Je sentis que tout était vide et provisoire. Le ciel, noir comme la poix, ressemblait à un vieux tchâdôr (31) percé d'innombrables étoiles brillantes. Le chant du muezzin s'éleva. Appel incongru qui faisait songer au cri d'une femme en travail — peut-être la garce était elle en train d'accoucher. La plainte d'un chien s'y mêlait. Je pensai : s'il est vrai que chacun ait son étoile au ciel, la mienne doit être lointaine, obscure, insignifiante. Peut-être même n'ai-je pas d'étoile.

On entendit alors dans la rue les cris d'une bande de veilleurs ivres qui passaient en échangeant des plaisanteries grossières. Ils chantaient en chœur :

« Viens, allons boire,  
« Boire le vin de Ray !

« Si nous ne buvons maintenant, quand donc boirons-nous? »

Tremblant de frayeur, je me jetai de côté. Le chant se déployait dans l'air d'une façon singulière. Il s'éloigna insensiblement, puis s'éteignit tout à fait. Non, ils ne me voulaient rien. Ils ne savaient pas ... Tout se trouva de nouveau noyé de silence, de ténèbres. Je n'allumai pas ma lampe car j'avais plaisir à rester dans l'obscurité. L'obscurité, cette matière épaisse et fluide, qui s'infiltré en tous lieux et en

---

(31) Voile de soie noire que les femmes portaient en public, il leur recouvrait entièrement la tête et le corps, ne laissant voir que les yeux.

toutes choses, je m'y étais accoutumé. C'était dans l'obscurité que se ranimaient mes pensées perdues, mes terreurs oubliées et ces idées effrayantes et incroyables qui se dissimulaient dans je ne sais quel recoin de mon cerveau. Elles se mettaient en branle et me faisaient la grimace. Dans l'angle de la pièce, derrière le rideau pendant à côté de la porte, il y avait plein de ces idées et de ces silhouettes informes et menaçantes.

Là, à côté du rideau, un fantôme épouvantable était assis. Il ne bougeait pas ; il n'était ni triste ni gai et, chaque fois que je me retournais vers lui, il me regardait dans le blanc des yeux. Je le connaissais. Il me semblait l'avoir déjà vu quand j'étais enfant. Je l'avais aperçu au treizième jour de Nôrouz, au bord du Souren, en jouant à cache-cache avec les autres gosses. Il m'était apparu sous les traits qu'ont d'ordinaire les nains grotesques et inoffensifs. Son visage rappelait celui du boucher d'en face. Cet être devait avoir joué un rôle dans ma vie sans doute l'avais-je rencontré à maintes reprises. Cette ombre était mon double : elle avait pris corps dans le cercle restreint de ma vie.

Je me levai pour allumer la lampe ; la silhouette se fondit et disparut d'elle-même. J'allai m'examiner dans la glace, mais je ne reconnus pas le visage qui m'apparut. C'était incroyable et terrible : mon image était maintenant plus vigoureuse que moi, alors que je n'avais moi-même pas plus de consistance qu'une image réfléchie par un miroir. Je ne pouvais rester seul avec elle dans la pièce. Pourtant, je n'osais pas fuir, de peur qu'elle ne se mît à sa poursuite. Nous étions comme deux chats qui s'affrontent pour la bataille. Je levais la main et m'en couvris les yeux, afin de créer dans le creux de ma paume une nuit



éternelle. D'ordinaire, la frayeur me procurait une ivresse étrange ; je sentais ma tête tourner, mes genoux fléchir et j'avais envie de vomir. Je remarquai inopinément que je me tenais debout sur mes jambes. Cela me parut extraordinaire, miraculeux. Comment pouvais-je me tenir debout sur mes jambes ? J'avais l'impression qu'au moindre mouvement, je perdrais l'équilibre. J'éprouvais une sorte de vertige. La terre et tout ce qui la peuplait s'étaient démesurément éloignés de moi. Je désirais vaguement que le sol se mît à trembler, ou qu'il se produisît un cataclysme et qu'il me fût ainsi donné de renaître à un univers calme et lumineux.

Avant de me coucher, je répétais plusieurs fois : « Mort, mort... » Je n'avais pas ouvert les lèvres. Pourtant le son de ma voix me fit peur. D'ailleurs, j'avais perdu mon ancienne audace. J'étais pareil aux mouches qui envahissent les maisons, lorsque commence l'automne, à ces mouches desséchées et sans vie, qui s'effraient du bourdonnement de leurs propres ailes. Elles restent un moment sur la cloison, serrées les unes contre les autres, puis, dès qu'elles comprennent qu'elles sont bien vivantes elles se jettent étourdiment contre la porte et les murs, et leurs cadavres retombent autour de la pièce.

Dès que mes paupières se fermaient, un monde flou prenait forme devant moi. Un monde dont j'étais le créateur et qui s'harmonisait avec mes idées et mes visions. En tout cas, il était bien plus réel et bien plus naturel que celui qui m'entourait quand j'étais éveillé. Le temps et l'espace devenaient alors inopérants, comme si mon imagination s'était trouvée soudain affranchie de toute contrainte. Toute une sensualité refoulée, conséquence de mes secrets besoins, provoquait, en se libérant dans mes rêves, l'apparition de

formes et d'accidents invraisemblables, naturels pourtant. Aussi doutais-je de mon existence même, ayant perdu la notion de mon propre temps et de mon propre espace. Tout se passait comme si j'avais moi-même façonné tous mes songes et comme si j'en avais connu par avance l'exacte interprétation.

Je m'endormis très tard. Soudain, je me vis errant dans les rues d'une ville inconnue, dont les étranges maisons affectaient des formes géométriques : prismatiques, coniques, cubiques ; elles étaient percées de lucarnes basses et sombres ; des touffes de capucines grimpaient le long des portes et des murs. Rien n'entravait mes mouvements et je respirais sans peine. Mais les habitants de cette ville étaient morts d'une mort singulière : ils s'étaient tous desséchés sur place. Deux gouttes de sang échappées de leur bouche avaient coulé sur leurs vêtements. Ceux que je touchais, leur tête se détachait et tombait. Devant une boucherie, j'aperçus un homme qui ressemblait au vieux brocanteur, notre voisin ; il avait le cou entouré d'un cache-nez et il tenait un coutelas à la main. Il me regardait de ses yeux aussi rouges que si on en avait coupé les paupières. Je voulus m'emparer de son coutelas, mais sa tête se détacha et roula sur le sol. J'eus tellement peur que je pris la fuite. Je courais à travers les rues ; tous les personnages que j'apercevais s'étaient desséchés sur place. Je n'osais pas regarder en arrière. Arrivé devant la maison de mon beau-père, je trouvai le petit frère de la garce assis sur le perron. Je plongeai la main dans ma poche et j'en tirai deux gâteaux ; je voulus les lui donner, mais dès que je le touchai, sa tête se détacha et roula sur le sol. Je me réveillai en criant.

Il ne faisait pas tout à fait jour. Mon cœur battait très fort. Il me sembla que le plafond pesait sur ma

tête et que les murs étaient devenus démesurément épais, que ma poitrine allait éclater. Je voyais trouble. Longuement, je fixai d'un regard hébété les poutres de la chambre ; je les comptais, puis je recommençais. Je n'eus pas plutôt refermé les yeux que j'entendis du bruit. C'était Nounou qui balayait la pièce. Elle m'avait servi le déjeuner en haut ; je montai. Je m'assis devant la fenêtre. De là, on ne pouvait voir le vieux brocanteur d'en face. Je n'apercevais que le boucher, dans le coin à gauche. Et ses gestes qui, observés de la lucarne, semblaient terribles, pesants et graves, paraissaient, contemplés de plus haut, ridicules et mesquins. On aurait dit que cet homme n'était pas fait pour être boucher et qu'il jouait la comédie. On amena les rosses noires et étiques aux flancs desquelles pendaient les cadavres de moutons ; elles toussaient d'une toux profonde. Le boucher passa sa main grasseuse sur ses moustaches ; il examina ses moutons d'un regard intéressé puis, avec effort, il en porta deux jusqu'à sa boutique. Il les suspendit au croc, leur caressa les cuises. Il devait penser à ses moutons, la nuit, en caressant sa femme et calculer ce qu'il gagnerait à l'abattre.

Quand le nettoyage de ma chambre fut terminé, je redescendis. Je pris une résolution. Une résolution effrayante : j'allai dans l'alcove et je sortis de mon cofret un coutelas à manche d'os, qui se trouvait en ma possession. J'en nettoyai la lame avec le pan de mon caftan, puis je le glissai sous mon oreiller. Il y avait longtemps que je m'étais décidé. Il y avait je ne sais quoi dans les gestes du boucher, quand il découpait les gigots des moutons et qu'il en pesait les morceaux.... Son regard exprimait ensuite une telle satisfaction, que, malgré moi, je me sentais tenté de l'imiter. J'avais besoin d'éprouver ce plaisir là. Par

la lucarne de ma chambre, on voyait un immense trou bleu dans le ciel, au milieu des nuages ; je songeai que, pour atteindre jusque là, il me faudrait gravir une très haute échelle. L'horizon était couvert d'une épaisse nuée jaune, chargée de mort, qui pesait sur toute la ville. Il faisait un temps terrible et délicieux. Je ne sais pourquoi je me tenais courbé vers le sol. Cette atmosphère-là me donnait toujours des idées de mort. Mais, maintenant que la mort me montrait son visage sanglant et que ses mains osseuses m'avaient pris la gorge, maintenant seulement, je me décidais. J'étais bien déterminé à entraîner la garce à ma suite, ne fût-ce que pour l'empêcher de dire, moi disparu : « Que Dieu lui fasse miséricorde, le voilà en paix ! »

A ce moment précis, des gens passèrent sous ma lucarne. Ils portaient un cercueil drapé de noir, sur lequel brûlait un cierge. Ce fut la récitation de la profession de foi (32) qui me tira de ma rêverie. Boutiquiers et passants interrompirent leur travail ou se détournèrent de leur chemin pour faire sept pas à la suite de la bière (33). Jusqu'au boucher qui accomplit ce rite, par mortification, puis regagna sa boutique ! Seul le vieux brocanteur ne bougea pas. Quel visage grave ils avaient tous ! Peut-être songeaient-ils aux mystères de la mort et de l'au-delà. Ma nourrice m'apporta de la tisane ; fronçant les sourcils, elle faisait glisser entre ses doigts les grains d'un chapelet qu'elle tenait à la main, et récitait des invocations. Elle resta près de la porte de ma chambre pour débiter sa prière : elle répétait à haute voix : « Mon Dieu ! Mon Dieu !... »

---

(32) La formule de profession de foi musulmane. On la psalmodie pendant les enterrements.

(33) Le nombre sept possède évidemment des vertus magiques.

Comme si c'avait été à moi de faire miséricorde aux vivants. Toutes ces momeries me laissaient froid ; au contraire, je me réjouissais de voir que la canaille traversait aussi, d'une manière fugitive et superficielle, certes, mais du moins quelques secondes, l'univers dans lequel je vivais. Ma chambre n'était-elle pas un cercueil ? Mon lit n'était-il pas plus humide et plus froid que la tombe ? Ce lit toujours prêt, qui m'invitait au sommeil. Bien souvent, j'avais l'impression de me trouver enfermé dans un cercueil. La nuit, ma chambre se resserrait, m'oppressait. N'était-ce pas cela que l'on éprouvait dans le sépulcre ? Qui sait ce qu'on ressent après la mort ? Bien que le sang se coagule dans le corps et qu'au bout de vingt-quatre heures certains organes entrent déjà en décomposition, les cheveux et les ongles continuent encore quelque temps à pousser. Perd-on définitivement conscience dès que le cœur a cessé de battre ? Une sorte de vie végétative se poursuit-elle, au contraire, grâce au sang qui s'attarde dans les vaisseaux capillaires ? La sensation de la mort est terrible en elle-même : qu'éprouvent donc ceux qui comprennent qu'ils sont morts ? Il y a des vieillards qui rendent l'âme, le sourire aux lèvres, comme s'ils s'endormaient, à la manière d'une lampe qui s'éteint. Mais un homme jeune et vigoureux qui succombe inopinément, après avoir lutté de toutes ses forces, que ressent-il donc ?

J'avais tellement pensé au trépas, à la décomposition des cellules de mon corps que non seulement cela avait cessé de m'effrayer, mais que je désirais réellement disparaître et m'anéantir. Une seule chose me faisait peur : l'idée que les atômes de ma chair se mêleraient ensuite à ceux de la canaille. Y songer m'était insupportable et je souhaitais disposer, une fois mort, de longues mains, munies de longs doigts sensibles,

afin de pouvoir rassembler soigneusement tous mes atômes, les garder dans mes paumes fermées et empêcher ces fragments de mon être, mon bien exclusif, d'entrer dans les corps de la canaille.

Il m'arrivait aussi de me dire que tous ceux dont la fin est proche devaient avoir les mêmes visions que moi. Trouble, terreur, effroi, désir de vivre, tout s'était effacé. Je ne me sentais aussi calme que parce que je m'étais débarrassé des croyances qu'on m'avait inculquées. L'espoir du néant, après la mort, restait mon unique consolation, tandis qu'au contraire, l'idée d'une seconde vie m'effrayait et m'abattait. Pour moi qui n'était pas encore parvenu à m'adapter à celui dans lequel je vivais, à quoi bon un autre monde ? Déjà, celui-ci n'était pas fait pour moi, mais pour une poignée d'impudents, de muffles, de mendiants nés, de prétentieux, de moucres, d'insatiables, pour des gens créés à sa mesure, capables d'implorer et de flatter les puissants de la terre et des cieus, comme ce chien famélique qui, devant l'étal du boucher se trémousse pour qu'on lui jette un bout de tendon. Oui, l'idée d'une seconde vie m'effrayait et m'abattait ; je n'avais pas besoin de voir tous ces mondes dégoûtants, toutes ces physionomies répugnantes. Dieu avait-il donc une telle mentalité de parvenu qu'il lui fallût m'épater avec ses créations ?

Franchement, si j'étais contraint de subir une nouvelle existence, j'aimerais avoir l'esprit et les sens obnubilés, émoussés. Alors, je n'éprouverais plus de peine à respirer et je pourrais, sans en éprouver de lassitude, passer tout mon âge à l'ombre des colonnes d'un temple de Lingam, à marcher de long en large en évitant soigneusement de laisser le soleil me heurter les yeux et la voix des hommes où les bruits de la vie m'irriter les oreilles.

\*  
\* \*

Plus je m'enfonçais en moi-même, pareil à ces bêtes qui, l'hiver, se terrent dans leur trou, plus mes oreilles percevaient distinctement la voix des autres, et plus distinctement j'entendais ma propre voix résonner dans ma gorge. La solitude, l'abandon qui pesaient sur moi ressemblaient aux nuits sans fin, épaisses, denses, à ces nuits pleines d'une obscurité tenace, compacte et contagieuse, qui s'apprêtent à descendre sur les villes désertes où pullulent les songes de luxure et de haine. Cependant, en face de cette gorge avec laquelle je me confondais entièrement, ma propre existence n'était plus qu'un postulat absurde. La pression qui, au moment du coït, colle l'un à l'autre deux êtres dont chacun tente de fuir sa solitude, résulte du même élan fou qui se retrouve chez tous, mêlé d'un regret qui tend lentement vers l'abîme de la mort.

Seule la mort ne ment pas.

Sa présence réduit à néant toutes les superstitions. Nous sommes les enfants de la mort. C'est elle qui nous délivre des fourberies de l'existence. Des profondeurs même de la vie, c'est elle qui crie vers nous et si, trop jeunes encore pour comprendre le langage des hommes, il nous arrive parfois d'interrompre nos jeux, c'est que nous venons d'entendre son appel...

Durant tout notre séjour sur terre, la mort nous fait signe de venir à elle. Chacun de nous ne tombe-t-il pas, par moments, dans des rêveries sans cause, qui l'absorbent au point de lui faire perdre toute notion du temps et de l'espace? On ne sait même pas à quoi on pense mais, quand c'est fini, il faut faire effort pour reprendre conscience de soi-même et du monde extérieur. C'est encore l'appel de la mort.

Lorsque, couché dans mon lit moite et puant la sueur, mes paupières s'alourdissaient et que je m'apprêtais à m'abandonner au non-être et à la nuit éternelle, tous mes souvenirs effacés, toutes mes terreurs oubliées ressuscitaient ; peur de voir les plumes de mon oreiller se transformer en lames de poignards, les boutons de ma veste devenir aussi grands que des meules ; de voir mon pain se briser comme du verre s'il tombait à terre ; peur que, si je m'endormais, l'huile de la lampe ne se répandît sur le sol, incendiant la ville ; appréhension d'entendre les pieds du chien résonner, devant la boutique du boucher, comme les sabots un cheval, terreur d'entendre le vieux brocanteur éclater de rire devant son étalage et rire à ne plus pouvoir s'arrêter. Peur de voir les vers qui grouillaient dans la rigole du bassin se métamorphoser en serpents de l'Inde. Peur de voir mes mains se pétrifier ; peur de voir mon lit se changer en une pierre tombale, pivoter sur ses charnières, m'enterrer et verrouiller ses dents en marbre, terreur panique à l'idée qu'il étoufferait ma voix : j'aurais beau crier personne ne viendrait à mon secours...

Je brûlais d'évoquer le souvenir de mon enfance, mais lorsqu'il venait à moi et que je sentais sa présence, tout était aussi dur et aussi douloureux qu'à cette époque lointaine.

Tousser de la même toux que les haridelles noires et efflanquées que j'apercevais devant la boutique du boucher, nécessité de cracher et peur de trouver des traces de sang dans mes crachats. Le sang, ce liquide fluide, tiède, salé, sorti du fond du corps, essence de vie qu'il faut vomir ! Perpétuelle menace de la mort qui passe, écrasant toute pensée, sans même laisser l'espoir d'un retour ! Quelle horreur !



Froide et indifférente, la vie révèle peu à peu à chacun le masque qu'il porte. Car tout se passe comme si chaque individu avait à sa disposition plusieurs masques. Certains emploient toujours le même : naturellement, il se salit, il se ride. Ce sont les économes. D'autres conservent les leurs à l'intention de leurs descendants, d'autres enfin en changent continuellement, mais, dès que la vieillesse se fait proche, ils comprennent qu'ils en sont au dernier et qu'il se détériorera rapidement ; c'est alors qu'apparaît leur visage réel.

Je ne sais quelle vertu toxique possédaient les murs de ma chambre ; ils m'empoisonnaient l'esprit, certainement, un criminel, un fou furieux, avait occupé ces lieux avant moi. Non seulement les murs de ma chambre, mais tout ce que je voyais au dehors, le boucher, le vieux brocanteur, ma nourrice, la garce, les gens que j'apercevais d'ordinaire, et même le bol qui me servait à prendre mon bouillon d'orge, les vêtements que je portais, tout conspirait à m'entretenir dans ces rêveries morbides. Il y a peu de temps, le cours de mes réflexions a changé. C'était un soir, au bain public. Je me déshabillais sur l'estrade. Le baigneur me versait de l'eau sur la tête. Il me sembla que cela lavait mes idées noires. J'aperçus mon ombre sur le mur couvert de buée ; mince et frêle comme il y a dix ans, encore enfant. Je me rapplai qu'à cette époque, elle se profilait toute pareille sur le mur humide du bain.

J'examinai mon corps ; mes cuisses, mes mollets et mon sexe avaient une apparence désespérément voluptueuse. Leur ombre était la même qu'il y a dix ans, quand j'étais encore enfant. Et je sentis que ma vie s'était enfuie comme une ombre errante, comme ces

ombres qui tremblotent sur le mur du bain, insignifiantes et sans but. Au contraire, les autres hommes étaient pesants, solides, costauds et, naturellement, leurs ombres se détachaient plus fortes et plus grandes sur le mur humide du bain, où elles laissaient quelque temps subsister leur vestige, tandis que la mienne s'effaçait très vite. Lorsque je me rhabillai, dans l'antichambre, mes gestes, ma physionomie et mes pensées subirent une nouvelle transformation, comme si j'avais pénétré dans un milieu et dans un univers nouveaux, comme si j'avais connu une seconde naissance à ce monde dont j'étais dégoûté. En tous ces j'avais recouvré la vie, car, ne pas avoir fondu comme un bloc de sel, dans le bassin de l'étuve, tenait pour moi du miracle.

\*  
\* \* \*

Ma vie me semble aussi bizarre, aussi incohérente que le dessin qui orne l'écrivoire dont je me sers en ce moment. Sans doute ce motif est-il l'œuvre d'un artiste fou et maniaque. La plupart du temps, lorsqu'il m'arrive de l'examiner, je lui trouve, un air familier. C'est peut-être à cause de lui... C'est peut être ce dessin qui m'oblige à écrire. On a peint un cyprès au pied duquel est accroupi un vieillard voué, pareil aux yoguis de l'Inde. Drapé dans un *aba*, la tête entourée d'un turban il tient son index gauche sur ses lèvres, figé dans une attitude qui exprime l'étonnement. Face à lui, une jeune fille, drapée de longs vêtements noirs, quelque bayadère, peut-être, danse avec des mouvements étranges. Elle tient une fleur de capucine à la main. Un ruisseau sépare les deux personnages.

\*  
\* \*

Accroupi sur mon tapis à opium, je laissais toutes mes idées noires se dissiper dans la fumée subtile et céleste de la drogue. C'était, en de pareils instants, mon corps qui pensait et qui rêvait; il croyait glisser à travers l'espace, comme soustrait aux effets de la pesanteur et à la densité de l'air. Il volait au sein d'un univers ignoré, plein de couleurs et de tableaux inconnus. L'opium lui insufflait son esprit paresseux et végétal. J'évoluais donc dans un monde végétal. J'étais devenu plante. Mais tout en somnolant devant le réchaud et le tapis de cuir, mon *aba* sur les épaules, je pensai, je ne sais pourquoi, au vieux brocanteur. Il se tenait assis devant mon étalage, le dos voûté, dans la même position que moi. Cette idée m'emplit d'épouvante. Je me levai, rejetant mon manteau loin de moi. J'allai me regarder dans la glace. J'avais les joues en feu : elles étaient aussi rouges que la viande qui pendait à l'étal du boucher. Cependant, malgré ma barbe en désordre, J'avais une expression sublime d'où se dégageait un réel charme ; mes yeux de malade étaient fatigués, douloureux, enfantins, mais, comme si toutes les choses pesantes, humaines, s'étaient fondues en moi, mon visage me plaisait ; j'éprouvais, à mon propre contact, une sorte de jouissance sensuelle. Je disais devant le miroir : « Ton mal est si profond qu'il a pénétré jusqu'au fond de tes yeux. Si tu pleures, tes larmes viendront du fond de tes yeux, autrement elles ne pourraient pas couler ! » Je repris : « Tu es un imbécile, pourquoi ne pas en finir tout de suite. Qu'attends-tu donc, qu'espères-tu donc encore ? La bouteille de vin n'est-elle pas là, dans ton alcôve ? Bois-en une gorgée. Meurs, puisque tu es déjà mort... Imbécile ... Tu es un imbécile ... Je parle dans le vide ! » Ce n'étaient que des idées sans suite qui me

traversaient l'esprit. J'entendais bien ma voix résonner dans mon gosier, mais je ne comprenais pas ce que je disais. Le son de mes paroles se mêlait dans ma tête aux bruits de l'extérieur, comme lorsque j'avais la fièvre. Mes doigts me parurent plus grands que d'ordinaire ; mes paupières étaient lourdes, mes lèvres avaient épaissi. En me retournant, j'aperçus ma nourrice, debout sur le pas de la porte. J'éclatai de rire. Son visage était immobile, ses yeux regardaient fixement, mais sans surprise ni colère et sans non plus exprimer de tristesse. D'ordinaire, c'est un geste stupide qui fait rire. Mais mon rire avait un sens plus profond. Cette stupidité énorme se trouvait en rapport avec toutes les autres choses du monde que l'on n'a pu saisir et qui sont difficiles à comprendre, avec tout ce qui s'est perdu dans les ténèbres des nuits. C'était un geste surhumain de la mort. Ma nourrice souleva le réchaud et sortit, à pas comptés. J'essuyai la sueur qui ruisselait de mon front. J'avais les mains couvertes de taches blanches. Je m'appuyai contre le mur, la tête collée à la plinthe ; je crus me sentir mieux. Alors, je fredonnai ce refrain entendu je ne sais où :

« Viens, allons boire du vin,

Boire du vin de Ray !

Si nous ne buvons maintenant, quand donc boirons-nous ? »

A chaque fois, je sentais venir la crise. Son approche m'emplissait d'un trouble singulier. C'était comme un désarroi, une tristesse, une angoisse, un temps d'avant l'orage. Alors, le monde réel s'éloignait de moi et j'avais l'impression de vivre dans un univers étincelant, à une distance démesurée de cette terre.

J'avais peur de moi-même, peur des gens ; cela venait sans doute de la maladie et c'est ce qui m'avait affaibli l'esprit. Quand je me tenais à ma lucarne, j'avais aussi peur du vieux brocanteur et du boucher, s'il m'arrivait de les voir. Leurs gestes et leur physionomie avaient je ne sais quoi d'effrayant. Ma nourrice m'a raconté quelque chose de terrible : elle m'a juré par tous les saints qu'elle a vu le vieux brocanteur s'introduire nuitamment chez ma femme et qu'à travers la porte, elle a entendu la garce lui dire : « Défaîs ton cache-nez ». Cela dépasse l'entendement. Il y a deux ou trois jours, quand j'ai crié et que ma femme est venue jusqu'à ma chambre, j'ai vu, j'ai vu de mes propres yeux, sur ses lèvres la marque des dents sales, jaunes et gâtées du vieillard, de ces chicots d'où s'échappent des versets de Coran. Et puis, pourquoi cet individu s'est-il installé devant chez nous ? Aussitôt après mon mariage. Était-ce le soupirant ? Le soupirant de la garce ? Je me rappelle que, ce jour là, je m'approchai de son étalage et que je lui demandai le prix du vase. Ses lèvres en bec de lièvre s'écartèrent, laissant sortir deux dents pourries à travers les plis du cache-nez, et il rit : c'était un rire sec, terrible, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Il me dit : « Tu achètes donc sans voir ? Ce vase, il est pour rien, ha ! Prends-le, mon gars, et qu'il te porte bonheur ! » C'est avec un accent singulier qu'il prononça : « Pour rien, qu'il te porte bonheur ». Je fouillai dans ma poche et posai deux dirhams et quatre pâchiz (34) sur le bord du tapis. Il rit de nouveau, d'un rire terrible, à vous faire dresser

---

(34) Équivalent, en monnaie médiévale, des deux grans et quatre abbas dont il est plusieurs fois question dans la première partie du roman.

les cheveux sur la tête. J'aurais voulu être à cent lieues sous terre. J'enfouis mon visage dans mes mains et je m'éloignai.

Tout l'étalage répandait cette odeur de rouille particulière aux choses sales, ratées, que l'existence a jetées au rebut. Peut-être tenait-il à mettre sous le nez des gens les déchets de l'existence, à bien les leur montrer. Lui-même n'était-il pas décrépité et raté. Tous les objets qui composaient son étalage étaient morts, malpropres, inutilisables mais combien tenace était leur vie, significatives leurs formes ! Ces choses définites laissèrent en moi une impression bien plus profonde que jamais aucun homme vivant.

Cependant Nounou m'avait raconté, elle l'avait répété à tout le monde ... Avec un mendiant crasseux ! elle me dit qu'il avait rempli de morpions le lit de ma femme, qui avait même été obligée d'aller au bain. Quel était l'aspect de son ombre sur le mur humide du bain ? Sensuel et prometteur sans doute. Tout compte fait, le choix de la garce ne me déplut pas, cette fois-là : le vieux brocanteur n'était pas un polisson vulgaire et insipide, du genre de ces coureurs qui attirent les femmes luxurieuses et bêtes. Les souffrances et les malheurs qui s'étaient déposés par couches sur son visage, le dégoût qu'inspirait sa personne, lui conféraient, sans peut être qu'il en eût conscience, l'apparence d'une sorte de demi-dieu. Avec son étalage miteux, il incarnait le symbole de la création.

Oui, j'avais vu la marque de ses deux chicots jaunes et gâtés, d'où s'échappaient des versets du Coran, la marque de ses dents sur le visage de ma femme, cette femme qui ne me laissait pas approcher d'elle, qui me méprisait, que j'aimais pourtant, bien que pas une seule fois elle ne m'eût permis de lui baiser les lèvres.

Le soleil se couchait, le roulement mélancolique des tambours s'éleva (35). C'était une musique faible et plaintive, dont l'accent réveillait, avec toutes les superstitions héréditaires, la terreur des ténèbres. La crise que j'avais senti venir et que j'attendais se déclara enfin. Tout mon corps brûlait et j'étais sur le point d'étouffer. Je m'écroulai sur mon lit : je fermai les yeux. La fièvre agrandissait les objets et les entourait d'un halo. Au lieu de s'abaisser, le plafond s'élevait, mes vêtements me serraient. Je me levai sans savoir pourquoi et m'assis sur le bord de mon lit. Je murmurai : « Cela ne peut pas continuer... C'est insupportable... » Je me taisais soudain, puis j'articulais d'un ton net et moqueur : « Cela ne peut ... » J'ajoutais enfin : « Je suis un imbécile ». Je ne faisais pas attention au sens des mots que je prononçais, seulement cela m'amusait d'entendre vibrer ma voix dans l'air. C'était peut-être à mon ombre que je parlais, pour me distraire de ma solitude. Je vis alors quelque chose d'incroyable : la porte s'ouvrit et la garce entra. Je compris qu'elle pensait à moi de temps à autre. Cela vaut la peine de l'en remercier. Elle se rappelait donc, elle aussi, que je vivais, que je souffrais et que j'étais condamné à une lente agonie. Cela valait la peine de l'en remercier ! J'aurais seulement voulu savoir si elle comprenait que c'était pour elle que je mourrais. En ce cas, j'aurais pu rendre l'âme en toute quiétude. J'aurais même été le plus heureux des hommes. La garce entra dans ma chambre ; les idées noires disparurent. Son corps, ses gestes, répandaient comme un fluide qui me calmait. Cette fois-ci elle

---

(35) Chaque soir, dans les villes de l'ancien Iran, le coucher du soleil était salué par une fanfare. Cet usage s'est conservé en beaucoup d'endroits, et notamment à Téhéran.

avait meilleure mine, elle avait engraisé et pris des forces. Elle portait une jaquette pourpre ; elle avait les sourcils épilés, une mouche sur la joue, les yeux et le visage fardés. Bref, elle entra chez moi, tirée à quatre épingles. On devinait qu'elle était satisfaite du genre de vie qu'elle menait. Machinalement elle porta son index gauche à sa bouche. Était-ce donc là cette petite fille gracieuse, éthérée, vêtue d'une robe noire et fripée, avec laquelle je jouais à cache-cache au bord du Souren ? Cette petite fille à l'air désinvolte, enfantin, passager et dont les chevilles sensuelles se laissaient voir sous le pan de son vêtement ? Jamais jusqu'alors je ne l'avais regardée avec assez d'attention. Ce fut comme si un voile était tombé. Mais je pensai involontairement aux moutons suspendus à l'étal du boucher ; elle me fit l'effet d'un quartier de viande désossée. Tous ses charmes s'étaient évanouis. Ce n'était plus qu'une femme bien à point, lourde et fardée, ne pensant qu'à vivre, une femme intégrale — Ma femme ! Je m'aperçus avec effroi que ma femme était devenue une grande personne, en pleine possession de ses facultés, tandis que moi, j'étais resté enfant. Vraiment, son visage et ses yeux me faisaient honte. Une femme qui se donnait à tout le monde, moi excepté, tandis que je devais me contenter pour tout plaisir de l'imprécise évocation de son enfance, de cette époque où ses traits puérils lui prêtaient un air flou et passager, et où son visage ne portait pas encore la marque des dents du vieux brocanteur. Non, ce n'était plus le même être.

Elle me demanda, d'un ton sarcastique : « Comment vas-tu ? » Je lui répondis : « N'es-tu pas libre ? Ne fais-tu pas tout ce que tu veux ? En quoi ma santé te regarde-t-elle ? »



Elle sortit en faisant claquer la porte, sans même se retourner. J'avais, semble-t-il, oublié la manière de parler aux vivants. Elle, cette femme que je croyais dépourvue de sensibilité, s'était froissée de ma réplique, j'essayai de me lever, pour aller me jeter à ses pieds en pleurant et lui demander pardon. Oui, pleurer, si j'avais pu, pleurer m'aurait calmé, du moins je le croyais. Combien de minutes, d'heures, de siècles s'écoulèrent, je l'ignore. J'étais comme fou et je prenais palisir à ma souffrance. C'était un plaisir surhumain, un plaisir que j'étais seul capable de supporter. Même les dieux, s'ils existent, ne sauraient connaître un tel délice. C'est alors que je compris ma supériorité, ma supériorité sur la canaille, sur la nature, sur les dieux ; ces dieux nés de la sensualité des hommes. J'étais devenu dieu, j'étais même plus grand que les autres dieux ; je sentais passer en moi un courant d'éternité et d'infini.

...Mais elle revint. Elle n'était pas aussi dure que je le supposais. Je me levai et baisai le pan de sa robe ; je tombai à ses pieds, secoué de sanglots qu'entrecoupait la toux, je frottais mon visage contre ses mollets, je l'appelai même, à plusieurs reprises, par son vrai nom, qui avait comme une résonance singulière. Mais, dans mon cœur, au fond de mon cœur, je répétais : « Garce... garce... » J'embrassais ses mollets qui avaient le goût d'un trognon de concombre, amer, doux et âcre. Je pleurai. Je pleurai tellement ! Je ne sais combien de temps s'écoula de la sorte. Lorsque je repris connaissance, je m'aperçus qu'elle était partie. Peut-être m'avait-il fallu moins d'un instant pour éprouver ainsi toutes les voluptés et toutes les douleurs que l'homme est capable de ressentir. Peut-être même étais-je tout simplement resté assis près de la lampe, dans la même attitude que devant mon tapis

à opium, celle du vieux brocanteur à son étalage. Je ne bougeais pas, continuant à fixer la fumée de la lampe. La suie me recouvrait peu à peu les mains et la figure de sa neige noire. Quand Nourrice entra pour m'apporter mon bouillon d'orge et mon pilaf de poulet, elle fut tellement effrayée qu'elle eut un mouvement de recul, poussa un cri et laissa choir son plateau. Je fus satisfait d'avoir au moins réussi à lui faire peur. Je me levai pour tisonner la mèche avec la mouchette. J'allai, ensuite, me regarder dans le miroir. J'étais la suie sur mon visage : quelle tête épouvantable ! Je tirais mes paupières avec les doigts, de manière à ouvrir démesurément les yeux, puis je lâchais ; je distendais ma bouche, je gonflais les joues, je relevais ma barbe et la divisais en deux poignées que je tordais ; je faisais des grimaces. A quelles expressions grotesques et terribles se prêtaient mes traits ! Je pouvais ainsi voir à nu tous les fantômes, toutes les faces ridicules, horribles, inconcevables qui se cachaient au fond de moi. Toutes ces grimaces, je les connaissais bien ; je les sentais dans ma chair, sans pourtant cesser de les trouver risibles. Elles étaient en moi ; elles étaient miennes. Ces masques d'épouvante, de crime, de comédie, se substituaient les uns aux autres, à la moindre injonction de mes doigts ; celui du vieux débrideur de Coran, celui du boucher, celui de ma femme ; je les voyais se superposer au mien, comme s'il n'en avait été que le reflet. Ils étaient tous en moi ; cependant, aucun ne m'appartenait vraiment. Ma propre physiologie s'était-elle modelée sous l'empire de quelque excitation mystérieuse, de manies, d'accouplements, de désespoirs ancestraux ? Dépositaire de ce patrimoine, j'assurais donc, inconsciemment, contraint par une ridicule folie, la persistance de telles expressions ! Peut-être mon visage ne devait-il être délivré de ces tenta-

tions que dans la mort. Peut-être trouverait-il enfin alors son apparence naturelle ? Pourtant, même dans cet état ultime, les aspects que ma volonté ironique s'était toujours plu à imprimer à mes traits ne laisseraient-ils pas subsister leur marque indélébile ? En tout cas, je venais de comprendre ce dont j'étais capable. J'avais pris conscience de mes capacités. Tout à coup, j'éclatai de rire. Quel rire saccadé et terrible ! Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Je ne reconnaissais plus le timbre de ma voix. C'était comme un rire étranger, qui aurait maintes fois résonné au fond de mes oreilles. Je commençai aussitôt à tousser. Un crachat sanglant, un morceau de mes entrailles tomba sur la glace. Je l'étais du bout du doigt. En me retournant j'aperçus ma nourrice pâle comme un linge, les cheveux en désordre, l'œil éteint et hagard. Elle portait un bol de bouillon d'orge, comme lors de sa précédente entrée. Elle me regardait, déconcertée. Je cachai mon visage dans mes mains et j'allai me réfugier derrière le rideau de l'alcôve.

Je voulus dormir. Un cercle de feu m'enserrait le crâne. L'odeur violente et aphrodisiaque que répandait l'huile de santal que j'avais versée dans la lampe m'était montée à la tête. Cela sentait comme les mollets de ma femme ; ma bouche avait le goût à la fois doux et amer d'un trognon de concombre. Je me palpai tout entier, comparant en pensée tous mes membres, mes cuisses, mes mollets, mes bras, avec ceux de ma femme. Le galbe de ses cuisses et de ses fesses, la tiédeur de sa chair s'imposaient de nouveau à moi, avec toute la puissance de la réalité ; le besoin que j'en avais m'obsédait. Il me fallait son corps, là, tout près. Il m'eût suffi d'un simple geste, d'un effort de volonté pour repousser cette tentation, mais le cercle de feu qui m'entourait le crâne se fit si étroit et si

brûlant que je sombrai soudain dans un océan confus où flottaient d'horribles fantômes.

Il faisait encore nuit, lorsque je fus réveillé par le tapage d'une bande de veilleurs ivres qui passaient dans la rue. Ils échangeaient des injures grossières et chantaient en chœur :

« Viens, allons boire

« Boire du vin de Ray !

« Si nous ne buvons pas maintenant, quand donc boirons-nous ? »

Je me rappelai. Je me rappelai soudain que je conservais dans mon alcôve une bouteille de vin. Du vin mêlé à du venin de naja et dont une seule gorgée aurait réduit tous mes cauchemars à néant. Mais la garce ... Ce nom que je lui donnais excitait encore mon désir et me la faisait apparaître plus vivante et plus chaude.

(à suivre)

,SADEGH HEDAYAT

*Traduction Roger Lescot*



# LA VIE LITTÉRAIRE

## Les Vraies Sources de l'Œuvre d'Art

Jouir d'une œuvre sans se préoccuper de rien d'autre que d'elle-même, comme si elle était tombée du ciel, comme si elle était un météore, un pur miracle (et de fait c'est toujours, si elle est *valable*, un miracle), je serais assez tenté, pour ma part, de m'en tenir à cette attitude intellectuelle, car elle procure des joies parfois enivrantes. Toutes proportions gardées, on est un peu dans l'état d'un promeneur égaré dans une forêt par un beau jour d'été et qui, ayant tout oublié des idées et des images qui encombrèrent quotidiennement son cerveau, se laisse aller, se laisse porter par le courant de la contemplation.

Mais, il faut bien le dire, cette attitude n'est « naturelle » qu'un instant. Elle ne tarde pas à être remplacée par une autre, d'essence radicalement différente, qui représente, si je puis m'exprimer ainsi, une offensive de l'esprit scientifique. La sensation du prodige ne nous suffisant plus, une foule de questions se posent à notre curiosité. Qui est l'auteur de cet ouvrage ? Dans quel lieu et à quelle époque vivait-il ? Dans quelles conditions a-t-il travaillé ? Et surtout, surtout, quel enchevêtrement de circonstances l'ont amené à l'idée de ce travail ? Quels rapports existent-ils entre l'évolution de sa sensibilité personnelle et cette œuvre que nous voyons là ? En un mot, quelles sont les sources de son inspiration ?...

Il est absolument indiscutable que cette seconde attitude est, en principe, aussi légitime que la première, à laquelle d'ailleurs elle succède de façon inévitable. Il y aurait, avouons-le, quelque chose de tout

à fait injuste dans le fait de s'obstiner à tenir une œuvre d'art pour anonyme, alors que nous savons bien qu'elle est le fruit de la peine d'un homme, de son souci, et qu'elle représente ce qu'il eut de meilleur et de plus profondément individuel. Là où commence l'abus, c'est quand, à force de recherches, on croit avoir découvert que la dite œuvre dépend d'une considérable quantité d'autres facteurs : le milieu, la race, le passé, la tradition. A la curiosité émue du contemplateur s'ajoute je ne sais quoi de trop subtil et de pervers, comme si, dans l'analyse de cet « acte de création », l'élément créateur devait finalement rester submergé sous la quantité des autres éléments, des innombrables « influences ».

Ces réflexions quelque peu désenchantées me sont revenues à l'esprit en lisant le livre admirable que M. André Lebois vient de publier sous le titre de : *Les tendances du symbolisme à travers l'œuvre d'Elémir Bourges* (1). Je ne vois, hélas ! que trop bien le parti que des esprits malveillants pourraient tirer de cet ouvrage contre Elémir Bourges lui-même, et contre l'originalité de ses œuvres. Car M. Lebois ne nous cache pas que Bourges, dont l'information par la lecture était formidable, s'est laissé aller au plaisir de repasser par le chemin qu'avaient tracé les maîtres de jadis, de Shakespeare à Eschyle. Il considérait avec modestie qu'on ne pouvait pas dépasser ces génies ; et il estimait non sans justesse qu'il y avait quelque chose d'immuable et de définitif dans les vérités qu'ils avaient découvertes ainsi que dans les images qui leur avaient servi à en exprimer les symboles.

Il y avait, du vivant d'Elémir Bourges, et il en est encore beaucoup de notre temps, des esprits qui

---

(1) Paris, Le Cercle du Livre.

concluent de là que l'auteur de *La Nef* ne pouvait pas être original. C'est une vue extrêmement simpliste et dont je suis reconnaissant à M. Lebois d'avoir dénoncé le sophisme. Il explique avec une subtilité merveilleuse comment l'inspiration d'Elémir Bourges était tellement forte et tellement authentique qu'elle ne craignait pas les rapprochements et les comparaisons avec les Maîtres. Elle les aurait plutôt recherchés. J'ai eu l'honneur de connaître et de fréquenter ce grand écrivain, et il est une chose dont je puis porter témoignage : c'est qu'il se sentait complètement à son aise dans l'atmosphère de ces génies du Passé. Dans son mépris tranquille et souriant pour tout ce qui, de près ou de loin, s'apparentait au réalisme, il n'avait aucun effort à faire pour s'élever au niveau de ces grandes âmes, de ces initiés. Il ne pouvait pas ne pas penser comme eux, ne pas respirer l'air raréfié de ces hautes âmes. M. André Lebois, qui pourtant ne l'a pas connu personnellement, a fort bien distingué cette vérité, invisible à une critique rapide et distraite. L'étude minutieuse de sa vie parallèlement à celle de son œuvre lui a révélé ce précieux secret spirituel : à savoir que c'est le style qui crée la véritable originalité de l'artiste. Les thèmes, les sujets ne sont rien. A preuve le lamentable échec de ceux qui les choisissent parmi les plus grands, s'ils sont privés du don magique. Ils restent plats et insignifiants, malgré l'ampleur de leur conception.

Ainsi s'éclaire pour moi le fameux problème des « sources », dont je parlais tantôt. Pour les pédants, il est d'une importance capitale, parce que (ô psychanalyse, c'est là que tu devrais porter ta torche révélatrice!) dans le secret de leur cœur réside une hostilité inavouée contre les créateurs. Alors, tout ce qui tend à diminuer la valeur de cette création leur paraît

essentiel, et ils cherchent éperdument autour d'eux, — par exemple dans les livres dont l'auteur étudié faisait ses délices — ce qui aurait bien pu alimenter son inspiration. Obsédés par cette sorte de curiosité, ils ne se rendent pas compte que c'est l'inverse qui se passe dans le domaine spirituel. C'est en soi-même, dans la ferveur de son cœur, dans l'étendue de son intelligence, dans son observation de la vie, dans le vertige de ses intuitions que l'artiste puise les éléments essentiels de son œuvre. Ce qu'il tire d'ailleurs est, par comparaison, insignifiant.

FRANCIS DE MIOMANDRE

### Romano Guardini :

#### *La Fin des Temps Modernes ; De la Mélancolie*

**I**l ne fait aucun doute que Romano Guardini soit l'un des analystes les plus fins du drame métaphysique de notre temps. Déjà ses capitales études sur « Le Seigneur », l'« Initiation à la Prière », Dostoïevski et Pascal, avaient révélé aux consciences curieuses ce penseur qui ignore les supercheries du vocabulaire philosophique comme les errements d'une dialectique gratuite. Le premier fruit de l'exploration de Romano Guardini dans le spirituel consiste en ce renouveau de lucidité analytique et synthétique qui s'attache autant à ne pas masquer le sens des mots qu'à rechercher dans l'esprit sa pleine réalité concrète. L'abstraction, chez lui, sévit dans la seule mesure où la rectitude de raisonnement l'exige. L'idée reste toujours neuve, courte, décisive.

*La fin des temps modernes* révèle l'historien, *De la mélancolie*, un moraliste psychologue (1).

L'auteur examine l'histoire de l'humanité sur le plan des images représentées et des principes de son existence.

---

(1) Editions du Senil, Paris.



A larges vues, il définit les aspects successifs des conditions de vie et de pensée. L'homme de l'Antiquité lié à la nature du monde sensible, celui du Moyen âge, marqué par la Révélation biblique, qui donne le premier un sens à l'existence situé hors sa nature, en Dieu créateur. L'empirisme l'ignore, c'est un certitudien, qui unit. Au cours de son exposé, Romano Guardini dément les caricatures que firent du Moyen âge et la Renaissance et le Romantisme. Et il fallait que ce fût fait. En fait, le philosophe marque à chaque page la monumentale importance de la religiosité flamboyante.

Poursuivant dans le temps, il rencontre l'homme dégage des Révélation divines et de l'absolu, qui prétend imposer à la nature du monde son propre contrôle, sans le secours de Dieu. C'est le point de départ de la science moderne, apprentie sorcière s'illusionnant sur son pouvoir de recréer un univers de nouveaux sortilèges qui ne devrait rien à une quelconque transcendance « primitive ».

Cet ouvrage a le rythme d'une Histoire universelle. Non pas celle des grands courants politiques et économiques, mais celle des grands principes régisseurs : la trame même de la Personne humaine peu à peu soustraite au mystère ontologique de la conscience morale.

Parvenu à notre monde actuel, Romano Guardini en distingue la marque capitale : l'inquiétude. L'individu perd sa lucidité, il s'est libéré des liens religieux, et se laisse grignoter par l'esprit de masse, alors que, et R. Guardini y insiste, l'homme « est une personne finie, qui existe en tant que telle, même si elle ne le veut pas, même si elle nie sa propre essence ». C'est la réponse catégorique du croyant aux existentialismes primaires. Si la culture au long des âges a signifié sécurité collective, le danger d'un désordre cosmique pèse sur l'homme moderne et atrophie sa puissance de création authentique.

Romano Guardini proclame sans cesse sa confiance en une force de la vérité spirituelle, engageant la personne, et surmontant le chaos. Il tient à s'approprier le pessimisme, « cette force amère qui rend le cœur fort et l'esprit créateur ». Dans la primauté de la vie religieuse, au sein du choc brutal des systèmes de penser, Guardini ne condamne pas le désespoir, il l'insère dans une dé-

fense farouche de la foi, faisant appel aux éternelles plaintes de l'âme, par lesquelles l'âme même triomphe de ses doutes. Et l'auteur termine : « Ainsi la foi sera capable de rester ferme dans le péril ».

Cette œuvre si singulièrement présente, et nécessaire à tous, définissant la personne réelle de l'homme, la situant dans l'Histoire générale, infirme radicalement les théories philosophiques du doute et de la lâcheté méthodique. Et surtout, il remet en question, en pleine légitimité, ce que trop d'habiles censeurs avaient cru devoir à jamais entendu : le dynamisme essentiel de la foi catholique. Avec Gabriel Marcel et quelques autres, Romano Guardini pourchasse et juge les caricatures de la pensée comme les incontinenances verbeuses du faux esprit scientifique. On lui pardonnera en ce sens sa dureté pour le symbolisme « apprêté » de Rilke, et qu'il oppose aux hérésies naturalistes du siècle les certitudes simples et collectives du vrai Moyen âge. Il s'agirait ici d'une leçon et nous devrions en accepter humblement le résumé : c'est que cette leçon importe assez : ligne de pensée réaliste et forte, à l'absolu médité, elle soutend une énergie spirituelle proprement transcendante, et que Bergson n'avait pas réussi à extraire du bloc de la seule Science.

\*  
\* \*

Sous le double signe d'un absolu psychologique et de la pensée de Soeren Kierkegaard, qu'il a contribué à révéler dans sa vérité profonde, dont il poursuit, semble-t-il, l'œuvre, Romano Guardini définit les aspects *de la mélancolie*, maladie de l'âme. Ce court essai d'une densité exemplaire, s'ouvre sur des extraits du Journal de Kierkegaard, où il est complaisamment parlé du vide et du désespoir. Petit traité de psychologie appliquée, diagnostiquant le mal, le détaillant pour conclure à sa nécessité spirituelle : avec une logique d'empirique, cet ouvrage oppose à l'apparence pénible, négative, de la mélancolie, sa grandeur, et découvre dans la détresse même un « élément précieux et noble ». Le désir de vivre seul, hors de la réalité qui blesse, dans une obscurité qui « appartient au domaine de la lumière » (et que Guardini distingue des « ténèbres mauvaises »), l'exigence intérieure

re du Beau (la Beauté est-elle gaie ?), l'aspiration vers l'absolu alors qu'elle peut sembler vaine, lui font dire de ce phénomène, en terminant, « qu'il est un signe que l'absolu existe ». Cette réhabilitation de la mélancolie considérée comme un des ferments de l'âme inspire à Guardini des pensées qui situent exactement ce dur problème : « La mélancolie est la douleur causée par l'enfatement de l'éternel dans l'homme »; ou ceci, qui va si profond : « Le repentir est une rénovation devant Dieu ». Jamais un philosophe « engagé » n'avait prouvé tant de clairvoyance de cœur et de rectitude, de justesse, voire de justice, de pensée.

Il est entendu que ces ouvrages de Romano Guardini méritent amplement d'être lus et médités : ils seront des guides sûrs sur le chemin ardu du spirituel, en respectant en chacun d'entre nous, « enfants de la culture », l'option libre.

JEAN GUÉRITTE

## Condensés d'Histoire Littéraire

**O**n éprouve d'autant plus la nécessité d'en signaler quelques-uns que la formule générale est plus contestée. Il s'agit, à vrai dire, de petits ouvrages d'une nature particulière appartenant, l'un à la série bien connue *Que sais-je ?* (Presses universitaires de France), la *Littérature comparée* par M.-F. Guyard, et les autres à une nouvelle sélection, les *Ecrivains vus par eux-mêmes* (Ed. du Seuil), où ont déjà paru un Stendhal, un Flaubert, un V. Hugo, et quelques autres.

Le petit livre de M.-F. Guyard est d'une netteté redoutable. Au moment où les nations constatent leur interdépendance sur le plan économique et politique, cette discipline des études littéraires, âgée d'un demi-siècle environ, s'impose à notre attention. Elle s'applique à dégager, en effet, les rapports de toute sorte qui existent entre les littératures : parallélisme des mouvements de pensée et d'art, influences réciproques des écrivains de pays

différents, conception d'un écrivain, d'un pays étrangers dans un autre pays. M. Guyard insiste particulièrement sur l'avenir des études de ce dernier type, qui contribueront utilement à éclairer des mentalités nationales les unes aux autres et qui sont d'un dessein si ample qu'elles demandent à être traitées par périodes. Il est plus réservé sur les études d'influences, dont on a peut-être abusé et dont il faut mettre soigneusement au point la portée : il s'agit de ne pas éliminer à priori la possibilité de rencontres et de coïncidences et de restituer, dans le cadre d'un « libre échange » plus ou moins inconscient des idées et des formes, la notion très complexe et nuancée du « commerce » littéraire ou artistique. Des exemples choisis, Shakespeare, Goethe, etc., qui évoquent les recherches d'auteurs familiers à ce pays-ci, J.-M. Carré, H. Peyre, etc., achèvent de préciser l'intérêt de cette présentation, d'une lecture aussi enrichissante qu'attachante.

La série des *Ecrivains vus par eux-mêmes* comporte, pour chaque auteur, un choix de fragments significatifs et une introduction rédigée dans un esprit libre par un écrivain contemporain : M. H. Guillemin a composé ainsi un portrait vivant, neuf, vigoureux de Victor Hugo, qui, espérons-le, contribuera à faire disparaître bien des préjugés ou des notions inexactes. Il s'est placé presque exclusivement au point de vue psychologique et moral. L'œuvre du poète n'y figure donc qu'en pièce de témoignage, mais elle s'en éclaire. Le *Stendhal* de M. A. Roy est piquant, et l'écrivain se prête à être traité de cette manière. Le *Flaubert* de M. de la Varende est raisonnable, avec quelques idées personnelles auxquelles l'auteur compatriote paraît tenir. Signalons encore le *Pascal* de M. Béguin, le *Montaigne* de M. Jeanroy, qui mériteraient des comptes rendus particuliers. Il est certain que cette présentation condensée et nouvelle peut exciter la curiosité du lecteur moderne toujours pressé de se faire une opinion. Là aussi, le but visé est de rétablir un contact direct entre le monde contemporain et quelques consciences importantes du passé, dont le lecteur d'aujourd'hui se contente parfois trop volontiers de laisser la fréquentation aux enfants et aux professeurs.

J.-B. BARRÈRE

**Marcel Arland :***Essais et Nouveaux Essais Critiques*

**I** l n'est pas facile de parler du pays auquel on appartient. Entre l'exaltation et le dénigrement, le ton hésite et ne sait trouver une exacte décence ». L'âme de Marcel Arland se livre dans une phrase comme celle-là : une pudeur qui n'est pas le goût du mystère ni du tremblement, une sincérité qui préfère la justesse à l'élan, et, pour tout dire, une pensée qui se veut *exacte*, non point au sens vulgaire que les sciences et la technique ont donné à ce mot, mais au sens humain que savaient lui donner les penseurs et les sculpteurs grecs.

S'il est vrai que l'art de la critique exige d'abord un demi détachement de soi et une attention sincère à l'expression et à la pensée d'autrui, on comprendra aisément qu'un romancier comme Marcel Arland soit aussi, et foncièrement, un critique — sans pouvoir jamais devenir ce critique « professionnel », géographe de la littérature, entièrement absorbé par son objet, qu'était Albert Thibaudet.

Trente années d'activité critique se trouvent ainsi résumées par ces *Essais et nouveaux essais critiques* (1) récemment publiés, où les réflexions sur la littérature, le roman, la critique même, alternent avec de vivants portraits d'écrivains, trente années qui dessinent la trajectoire intellectuelle du jeune homme avide de comprendre l'époque dans laquelle il s'élançait, à l'homme mûr qui ne se reconnaît plus tout à fait dans la génération nouvelle, — et qui se retourne discrètement vers son passé. Il n'est pas de page plus émouvante que la dernière de ce livre. où Marcel Arland évoque la première œuvre d'un jeune écrivain. Page singulière : est-ce le romancier qui anime une fiction vraie, ou l'auteur qui évoque son passé, ou l'essayiste qui réfléchit sur la naissance d'une œuvre littéraire ? C'est cela tout ensemble. Et la pudeur qui voile

---

(1) Marcel Arland, *Essais et nouveaux essais critiques*, Edition Gallimard, Paris, 1952.

la confiance n'en étouffe pas l'accent. Elle lui donne sa juste mesure : « C'est là en vérité l'un des instants les plus graves d'une vie. Peut-être que demain il sera plein d'assurance et prêt à jouer n'importe quelle comédie pour grossir son personnage. Mais comme je l'aime aujourd'hui ». On retrouve le ton d'André Gide, — mais plus discret en sa ferveur même.

Dès ses premiers articles, Marcel Arland insistait sur la signification et le rôle éthique de la littérature. Et en même temps, il protestait contre le bizarre sentiment d'infériorité qui, dès les années 1920 caractérisait nombre de jeunes écrivains. En un siècle où il paraît souvent de bon ton, et jusque dans les cercles littéraires, de mépriser la littérature, Arland n'hésite pas à en revendiquer l'honneur. Il est aisé, certes, d'opposer la littérature à la « vie » ou à « l'action ». Reconnaissons plutôt avec notre auteur qu'elle peut être l'un des modes par lesquels l'homme communique valablement avec ses semblables : « Nous sommes écrivains. Je prononce ce mot sans orgueil, certes, mais sans honte, car je le prononce comme le mot : homme ».

Plus discret, moins oratoire que l'humanisme de Guéhenno, l'humanisme d'Arland n'en est pas moins fervent. Il guide le romancier comme le critique, il le conduit à garder confiance en cette forme d'expression à la fois vivante et indirecte qu'est le roman. En dépit d'une crise du roman — qu'il constate comme les autres — Arland persiste à penser que ce genre littéraire n'a pas atteint son déclin, et même que la plus grande période du roman n'est pas encore venue. Peut-être... On comprend, au moins, qu'Arland, essayiste et romancier, garde toute sa tendresse pour un genre qui s'adapte si exactement à sa personnalité : Sous le voile de la fiction romanesque, la confiance se glisse, discrète, imperceptible au lecteur hâtif...

Et le romancier transparait encore sous la critique. Il scrute l'âme de l'auteur qu'il étudie, ou plutôt il l'évoque comme le romancier fait vivre ses héros. Qu'il peigne Supervielle, Chardonne ou Malraux, le portrait de l'auteur et l'image de l'œuvre se trouvent inextricablement associés. Les souvenirs personnels se mêlent aux fictions

de l'œuvre pour esquisser cette figure de l'humanité que chaque écrivain authentique cherche à nous livrer. Aussi ne saurait-on résumer cette critique qui, en ses meilleures pages, ressemble davantage à une incantation qu'à une analyse.

Critique psychologique, pourrait-on dire, mais au sens le plus concret du mot : œuvre de romancier plus que de psychologue.

C'est dire que cette forme de critique ne rend pas inutile la critique d'inspiration philosophique qui recherchera l'armature intellectuelle implicite d'une œuvre littéraire, et qui rejoindra la psychologie de l'œuvre et de l'homme à partir d'une réflexion délibérément abstraite. Mais c'est reconnaître, peut-être, que le critique, d'où qu'il vienne, doit s'appuyer sur une expérience, littéraire ou philosophique, extérieure à la pure critique.

Le critique doit être un écrivain, observe Marcel Arland. Et il le prouve, à la manière dont le cynique grec prouvait le mouvement en marchant. Un écrivain, ou un penseur : l'un et l'autre, d'ailleurs, ne se rejoignent-ils pas dans « l'essai » ?...

JEAN-LOUIS BRUCH

## Le Journal de Romain Rolland

**A**près le *Journal* des Goncourt, après celui d'André Gide, après ceux de Mauriac et de Julien Green, voici que la littérature française s'enrichit de nouveaux mémoires, dont l'intérêt documentaire et la valeur littéraires ne le cèdent à aucun autre. Madame Romain Rolland, veuve du grand écrivain, se consacre depuis sa mort à publier ses inédits : ce furent successivement ses correspondances étonnantes avec Melwida von Meysenbug, Louis Gillet et Richard Strauss. Aujourd'hui, sous le titre de *Le Clottre de la rue d'Ulm* (1), c'est la partie du journal intime de Romain Rolland écrite pendant les trois ans (1886-1889) où il fut élève de

---

(1) Editions Albin Michel, Paris, 1952.

l'Ecole Normale Supérieure et se prépara à l'enseignement.

Rarement lecture nous apparut plus variée et plus humaine. Tout d'abord elle nous familiarise avec les mœurs estudiantines en ces années déjà lointaines : Romain Rolland, comme tout nouvel élève reçu à « Gnout » subit les brimades de ses anciens, et il en fait un récit qui montre que les traditions n'ont guère varié depuis lors :

« Au bas du grand escalier des dortoirs, nous sommes accueillis par des hurlements féroces qui partent d'en haut. Les carrés (élèves de deuxième année) nous attendent sur le palier du second. Ils nous font agenouiller, prosterner. Une fois couchés, on nous retourne tous nos matelas, le nez contre le sommier. Le lendemain, monôme organisé par eux. Nos cornacs nous mènent, d'un bout de l'Ecole à l'autre, visiter les endroits malpropres, nous agenouiller devant le squelette de l'éléphant fossile, lui baiser respectueusement le bout de la queue, serpenter dans les cours, autour du jet d'eau, sur la margelle, passer, chacun, à quatre pattes, sous les jambes des vingt-trois autres... »

Après ces « canulars » rituels, voici le nouveau venu admis aux prérogatives et au titre de Normalien. Le récit de la vie à l'Ecole, telle que la dépeint Romain Rolland, est un excellent document sur une époque révolue, en même temps que sur ce phénomène éternel, qui relie toutes les époques, qui les anime toutes, qui donne à chacune l'illusion de pouvoir reconstruire le monde et réinventer la vie, — sur la jeunesse des hommes.

Document sur une époque qui, à certains égards, annonce ou rappelle la nôtre. Epoque obsédée déjà par la crainte de la guerre, quoique vingt-cinq ans la séparassent encore du début d'un nouveau conflit :

« Depuis 1875, écrit Rolland, le pays vit dans l'attente de la guerre. Depuis 1880, la guerre est certaine ; elle est imminente. Soldats sacrifiés d'avance, nous sommes campés, partout où nous sommes ; nos sacs ne sont pas entièrement défaits, à tout moment nous attendons l'ordre de partir. Impossible de faire des projets d'avenir. »



Epoque aussi, qui, comme la nôtre, comme toutes, a sa ration habituelle de petits événements, d'anecdotes comiques ou tragiques, ridicules ou pathétiques. Romain Rolland, l'esprit toujours en éveil, note tout ce qui l'intéresse ou qui l'amuse. Il note impitoyablement les paroles solennelles d'un certain général Jøanningros, chargé de la formation militaire des Normaliens : « Rappelez-vous, leur dit ce stratège, que plus on tue d'ennemis, moins on en a devant soi. » Il note les débuts littéraires d'une petite fille de six ans, Lilia de Montille, qui ne craint pas à son âge d'écrire déjà un roman : « On y voit des phrases comme celle-ci : « Oui, répondit-elle silencieusement. » Il note les travers bourgeois ; témoin ce dialogue entendu au bureau de location du Concert du Conservatoire : « Avez-vous trois places ? — Non, Madame, je n'ai que deux fauteuils d'orchestre ensemble. — Ah mais, je ne peux pourtant pas me séparer de mes filles... Il faut au moins que je les voie, que je puisse les surveiller. Je ne peux pas les laisser seules. Je ne peux pas... Mais quel âge ont-elles donc, vos filles ? — Il y en a une qui a dix-neuf ans... » Scènes de la vie bourgeoise auxquelles s'ajoutent des scènes de la vie littéraire ou artistique : dans ce « cloître de la rue d'Ulm », les promotions qui se succèdent représentent une partie de l'élite intellectuelle du pays. Sensible à tous les courants de pensée, à toutes les formes d'art qui se cherchent, nous voyons Romain Rolland découvrir peu à peu l'avant-garde de son temps. En peinture, par exemple, il commence par s'intéresser à l'*Angelus* de Millet, dont la facture conventionnelle, la sentimentalité facile conquerrait alors le public, et préparait l'extraordinaire succès que cette toile devait connaître par ses reproductions en cartes postales ou en chromos bariolées. Mais, après cette concession au mauvais goût de son temps, il découvre les impressionnistes dont c'est alors le début : en particulier Monet l'enchanter, et voici le jeune étudiant se bagarrant pour la nouvelle école de peinture, de même qu'à la même époque, il se bagarre pour Wagner que, si tôt après la guerre de 1870 on hésitait à représenter à Paris ; de même qu'il est un des premiers à apprécier et à comprendre la poésie de Mallarmé.

Peu à peu, on voit ainsi se former la personnalité de

l'artiste et du romancier, qui sera un des plus originaux de toute sa génération. On le voit partir dans la vie, escorté de toute une équipe de jeunes intellectuels, qui connaîtront par la suite des destinées fort diverses. Dans sa promotion figurent André Suarès, qui fut aussi un des écrivains les plus exigeants, les plus purs, Georges Dumas qui fut un philosophe apprécié au début du siècle. Mais on y rencontre également beaucoup d'autres dont le nom, demeuré obscur, ne sera arraché à l'oubli que par les pages de ce journal.

Et parmi eux, son ami le plus cher, Georges Mille qui mourut en cours d'étude et sur lequel « le Cloître de la rue d'Ulm » contient des pages bouleversantes : « Personne n'a eu plus d'influence sur moi que Georges Mille, — une influence presque égale à celle que j'ai eue sur Suarès. Il m'a appris à vivre, comme à Suarès j'ai appris à mourir. — Qu'aurions-nous été tous les trois ensemble ? Quand je regarde froidement la somme de vie qu'il y avait en nous trois, et l'Homme qui aurait pu être de l'union de nos facultés si puissantes et diverses, — je dis qu'il serait sorti de là une œuvre telle qu'il en fut peu en France. Nous avons perdu notre homme d'action, notre unité de plan, notre puissance de volonté : rien ne pourra le remplacer ».

On voit ainsi ce qu'est une génération d'hommes : combien disparaissent ou se gâchent, pour qu'un seul d'entre eux parvienne peut-être à exprimer ce que tous avaient ressenti dans les années de leur jeunesse. Constatation mélancolique et qui serait bien déprimante si nous ne lisions, sous la plume de Romain Rolland, cette réponse que lui fit Renan, et sur laquelle le futur auteur de *Jean Christophe* a dû bien souvent méditer :

« Renan émet le paradoxe que peut-être les grands hommes sont ceux qu'on ne connaît pas, et avoue qu'il admire prodigieusement dans Port-Royal l'invocation aux Inconnus. Il finit par déclarer que se produire vient de notre bassesse littéraire et qu'il n'y a qu'une chose de vraie et d'estimable en ce monde : la sainteté ».

Ni Renan, ni Romain Rolland n'étaient dévots, loin de là. Il est d'autant plus remarquable de les voir se rencontrer pour l'éloge d'une telle vertu.

ROBERT ARON



## POUR VOS VOYAGES **PRENEZ L'AVION**

L'histoire ne revient pas en arrière, le seul moyen de déplacement commode aujourd'hui, c'est l'avion. Evitez les transbordements inutiles, les attentes interminables, les multiples faux frais.

### **PRENEZ L'AVION**

Ne perdez pas un temps précieux, rejoignez vite les êtres qui vous sont chers, prolongez vos vacances, une seule solution, c'est l'avion.



## **PRENEZ L'AVION AIR FRANCE**

qui vous offre un confort idéal, un service impeccable, une cuisine de grande classe et qui vous amène frais et dispos à destination.

Le Caire : Tél 79915 — 45670  
Alexandrie : Tél. 23929  
et toute agence de voyages

# CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

---

## **Comité de Rédaction**

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*

Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre

*Secrétaire de rédaction* : Jean Lartigue

---

## **Correspondants**

E. DERMENGHEM (Alger)

FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

---

Administration-Rédaction

10, COURS DU VIEUX PORT, MARSEILLE

Tél. : DR. 53-62

C.C.P. Marseille 137-45

---

LES CAHIERS DU SUD sont représentés  
en Egypte par la REVUE DU CAIRE

**On s'abonne sans formalités auprès de**  
**LA REVUE DU CAIRE, 3. Rue Nembr**  
**LE CAIRE**

UN AN (Six Numéros) . . . . . P.T. 120

# COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

**Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère**

---

## AGENCES EN EGYPTE

**ALEXANDRIE      LE CAIRE**

R. C. 255

R. C. 360

**PORT-SAID**

R. C. Canal 11

---

**TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE**

**OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES**

**LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS**

---

*Agences en :* FRANCE — GRANDE-BRETAGNE  
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-  
DAGASCAR — TUNISIE.

*Filiale à NEW-YORK :* THE FRENCH-AMERI-  
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau  
Street.

# BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE  
LITTÉRAIRE ET INTERNATIONALE



Fondée en 1927 par ROY TEMPLE HOUSE  
Direction : ERNST ERICH NOTH

## Au service d'une Littérature Universelle :

Comptes rendus et analyses des plus importants  
livres récents de toute langue parus dans le  
monde entier, par des critiques et érudits  
américains et étrangers les plus connus.

## Au service des Idées :

Articles et études par des auteurs à la réputation  
mondiale. Lecture indispensable pour quiconque  
s'intéresse à l'évolution intellectuelle de notre  
temps.

## Abonnements :

Un An : doll. 4.00 — Deux Ans : doll. 7.00 — le no. 1.25

S'adresser au circulation Manager

**BOOKS ABROAD**

University of Oklahoma Press, Norman Okla., Etats-Unis

# BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE      HELIOPOLIS      ALEXANDRIE

**La Banque émet des Bons de Caisse au Porteur  
à des conditions favorables. Elle offre en lo-  
cation des coffrets privés installés dans des  
salles pourvues du conditionnement d'air.**

**TRAITE TOUTES  
OPÉRATIONS DE BANQUE**

---

R. C. C. 39

R. C. A. 692





# le bayou

revue littéraire trimestrielle

couronnée par l'Académie Française



*ne publie que de l'inédit :*

**contes**

**essais**

**poèmes**



**études**

**critique**

**théâtre**

ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS : 1 AN : 2 DOL. U.S. - 2 ANS : 3.50 DOL. U.S.

**University of Houston**

**Houston, 4, Texas**

**U. S. A.**

**France-Asie**  
REVUE DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE FRANCO-ASIATIQUE

Pour tous ceux qui s'intéressent  
à la Culture de l'Extrême Orient,  
c'est un Instrument de Travail  
Indispensable et une lecture  
variée et passionnante.

On s'abonne sans formalités auprès de

**LA REVUE DU CAIRE**

**3, RUE NEMR — LE CAIRE**

UN AN

— — — — —

P.T. 200

# CREDIT LYONNAIS

R.C. Alexandrie 136 — R.C. Le Caire 2361 — R.C. Port Said 113

---

## Le CREDIT LYONNAIS

a l'honneur d'informer Messieurs les voyageurs à destination de l'Europe qu'il tient à leur disposition :  
**DANS SES LOCAUX**, 19, Rue Adly Pacha et  
**DANS LES LOCAUX DE L'AEROGARE D'AIR FRANCE**, Midan Soliman Pacha, des guichets de change touristique destinés à les renseigner et à effectuer rapidement dans les limites des règlements en vigueur toutes les formalités de Contrôle des Changes ainsi que les **TRANFERTS** ou l'émission des **LETTRES DE CREDIT** qui leur sont nécessaires pour leur séjour à l'étranger.

Sur présentation de leurs passeports, M.M. les voyageurs pourront également se procurer aux mêmes guichets des **BILLETS DE BANQUE FRANÇAIS** jusqu'à concurrence de Frs. 20.000 par personne.

---

Le **CREDIT LYONNAIS** possède également des guichets de change à **L'AÉRODROME D'ORLY** et à **L'AÉROGARE DES INVALIDES à PARIS.**

*Achetez et conservez*

*notre magnifique numéro spécial*

PEINTRES ET SCULPTEURS  
D'EGYPTE

**CENT PLANCHES HORT-TEXTE**

Pour la première fois une vue d'ensemble  
de la Renaissance des Beaux-Arts en Egypte  
au cours du XXème Siècle.

**Un fort volume de 220 pages      P.T. 80 - Frs. fr. 800**

**Le Numéro de luxe sur très beau papier,**

**tirage limité à 400 exemplaires      P.T. 200 - Frs. fr. 2000**

# LA REVUE DU CAIRE

---

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**

**3, Rue Nemr, LE CAIRE - Tél. 41586**

---

**LE NUMÉRO : 20 Piastres**

Abonnement pour l'Égypte: Un An..... P.T. 200

Abonnement pour l'Étranger: Un An..... P.T. 225

---

**LA REVUE DU CAIRE** est représentée en France

par les Editions des **CAHIERS DU SUD**

28, Rue du Four, **PARIS (VI<sup>e</sup>)**

**PRIX DU NUMÉRO** . . . . . 200.— frs.

**ABONNEMENT, UN AN** . . . . . 2000.— frs.

---

On s'abonne sans formalités auprès des Editions des  
**CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VI<sup>e</sup>)**

**C.C.P. 101. 819 à Paris**

---

**N. B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours  
de 10 heures à 12 heures**